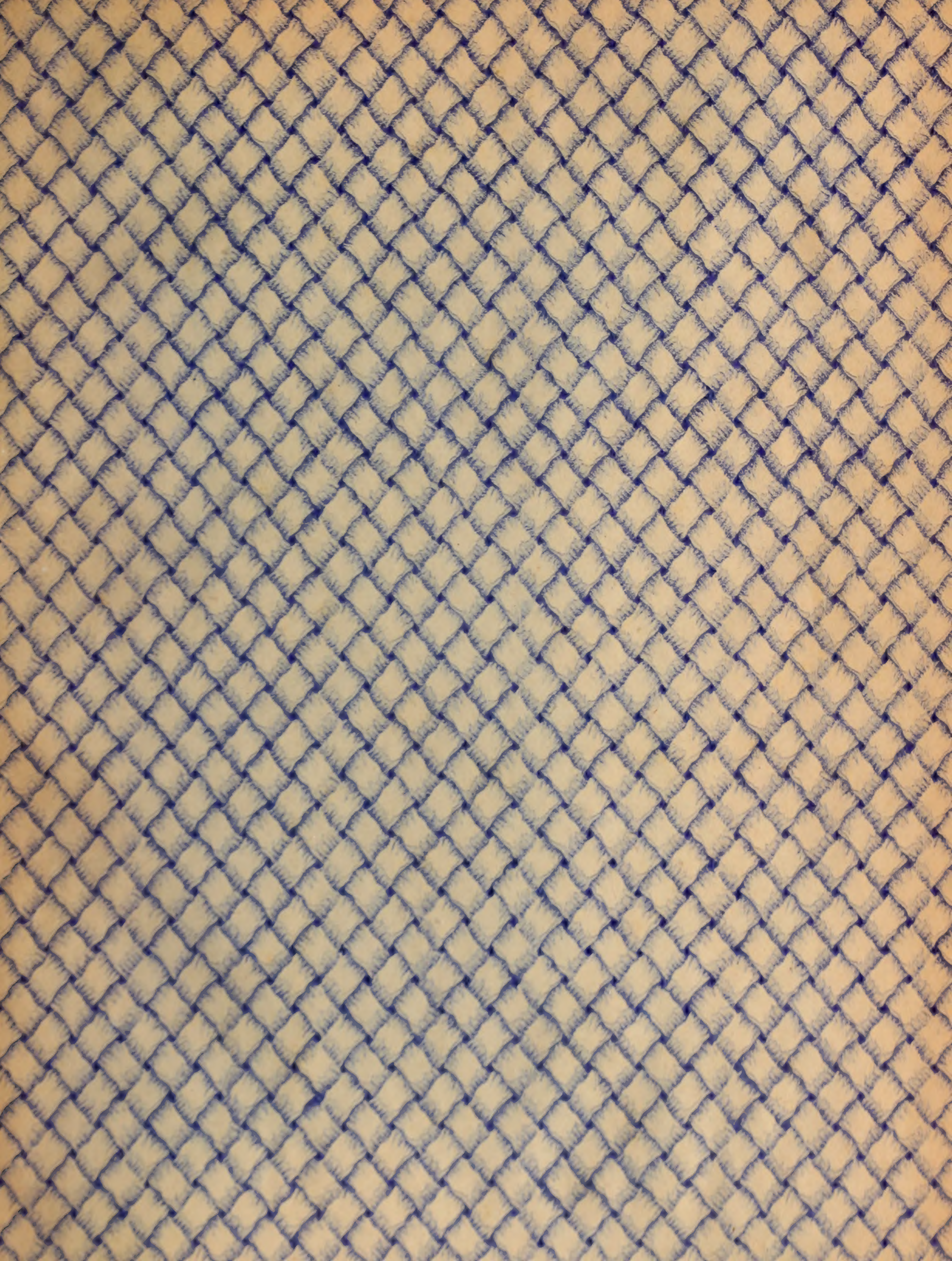
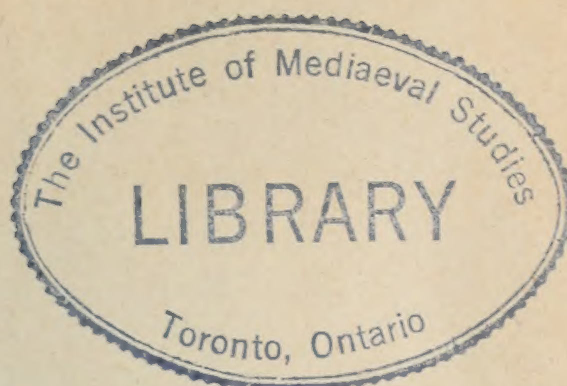



The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto, Ontario

2 pls

Pierre VIDAL

Les Gestes de Joffre d'Arria
et de son Fils
Joffre le Poilu

Comtes de Barcelone et marquis de Gothie

Chronique légendaire du IXe siècle



PERPIGNAN

Imprimerie Ch. Latrobe, BARRIÈRE & Cie, successeurs

1, rue des Trois-Rois

1920

A Narcis Oller,

à l'observateur pénétrant des mœurs catalanes,

à l'écrivain impeccable,

à l'ami infiniment cher,

[illegible]

Perpignan 5 mai 1920.

Les Gestes de Joffre d'Arria

et de son Fils

Joffre le Poilu

Pierre VIDAL

Les Gestes de Joffre d'Arria

et de son Fils

Joffre le Poilu

Comtes de Barcelone et marquis de Gothie

Chronique légendaire du IX[e] siècle



PERPIGNAN

Imprimerie Ch. Latrobe, BARRIÈRE & Cie, successeurs

1, rue des Trois-Rois

1920



Au Vainqueur de la Marne,

à l'Illustre Catalan Roussillonnais

J. JOFFRE

Maréchal de France

Hommage d'un Ami

PIERRE VIDAL.

AVANT-PROPOS

Le nom de Joffre d'Arria *se rencontre pour la première fois dans une chronique latine appelée* Gesta comitum Barcinonensium *(Faits mémorables des Comtes de Barcelone) composée au XIIIe siècle par un moine du monastère de Sainte-Marie de Ripoll, en Catalogne. L'auteur nous dit l'histoire de* Joffre d'Arria *et de son fils* Joffre le Poilu *en un très court récit qui procède évidemment de la tradition orale, et qui est, par conséquent, peu sûr. Les chroniqueurs catalans des siècles suivants ont développé, amplifié et brodé à leur caprice le récit du moine de Ripoll, et il est difficile de discerner à travers leurs « Chroniques » ce qu'il y a de véritablement historique dans les événements et les personnages mis en scène ; le plus souvent il n'existe ni diplômes ni écrivains contemporains pour contredire leurs affirmations ; à la rigueur nous pouvons donner croyance à leurs récits en tout ce qui ne s'oppose pas à la saine critique.*

On est parvenu sur quelques points à séparer la légende de l'histoire, à faire le partage du vrai et du faux, notamment en ce qui concerne la généalogie du Poilu. Les personnes qui aiment l'exactitude historique poussée jusqu'aux dernières précisions feront bien de se reporter aux magistrales Études que M. Joseph

Calmette a consacrées aux Comtes de Barcelone et aux Marquis de Gothie du IXe *siècle.*[1]

Quant à moi, dans le récit qui va suivre, je m'en tiens au dire des Chroniqueurs catalans qui, s'ils ne sont pas toujours exacts, ne manquent ni de charme ni d'intérêt. Je n'y ai rien ajouté, à l'exception de quelques descriptions et de menus détails destinés à situer les personnages et les événements. Si des noms et des faits de ces temps éloignés de nous font penser à des noms et des faits du temps présent, ce sont là d'étranges rencontres qu'il ne m'était pas permis d'écarter.

P. V.

[1] J'en donnerai la bibliographie à la fin du récit et j'y joindrai la liste des chroniqueurs que j'ai utilisés.



I

LE CHATEAU D'ARRIA EN CONFLENT

On peut considérer le Conflent comme l'une des contrées les plus curieuses et les plus pittoresques de nos Pyrénées d'Orient. Anciennement on l'appelait *Pagus Confluentis* et *Vallis Confluentana* ; ce « Pays » est, en effet, une « Vallée », un long couloir dominé par de hautes montagnes coupées par une infinité de gros torrents qui « confluent » avec la Tet, un maître fleuve toujours mugissant et superbe depuis sa source lointaine en terre capcinoise jusqu'au défilé de Rodès d'où il s'échappe, déjà calmé, pour entrer dans la plaine du Roussillon et aller se jeter dans la Méditerranée.

Vers le milieu de sa course le fleuve traverse un puissant contrefort du Mont Canigou par la formidable brèche d'Embulla, où il a profondément creusé son lit, et débouche dans le vaste cirque de Ria plein de verdure et de lumière [1]. Sur l'un des côtés

[1] La commune de Ria, située à 2 kilomètres de la petite ville de Prades (Pyrénées-Orientales), ancienne capitale du Conflent, se compose actuellement du hameau de Sirach, du quartier dit *Lo Pont* et de *La Llissa* qui représente l'ancien *Arrianum* on l'appelle aussi « Le Vieux Ria ». Placé en amphithéâtre, il semble collé contre le rocher ; avec ses rues étroites, sinueuses, raboteuses et déclives, avec ses toits plats de tuiles rouges, rongées par le soleil et ses façades scintillantes de clarté il forme un amas très pittoresque tant ses maisons s'escaladent les unes les autres.

du cirque se dresse une colline de teinte cendrée qui s'élève à une grande hauteur par une pente abrupte et rapide, bien exposée au soleil ; au bas se groupent quelques touffes d'arbres ; plus haut, des vignes s'échelonnent, puis il n'y a plus que le roc et la terre, plaquée çà et là de lambeaux d'une rare et maigre végétation qui manque de souffle pour atteindre le sommet. La colline s'allonge de l'Ouest à l'Est, mais bientôt elle s'affaisse, s'arrondit et s'épanouit en un large éventail ; tandis que d'un côté elle se couvre de cultures étagées et d'arbres qui se groupent par masses, de l'autre elle se relève en un ressaut tout hérissé de rochers, formant un monticule presque isolé qui s'avance en manière de promontoire entre la Tet et la rivière de Conat, dominant ainsi les deux vallées.

Au sommet de ce monticule escarpé les Romains conquérants du pays bâtirent un poste fortifié : ce fut le *Castellum* ou *Castrum de Arriano*. Augmenté plus tard et aménagé en demeure seigneuriale sous la domination des Goths et des Franks, « le Château d'Arria », protégé par une double circonvallation, devint l'une des principales forteresses du Conflent.

Du haut de la tour carrée du *Castellum* romain il était facile d'observer les environs et, surtout, de surveiller la *Via Confluentana* (Route du Conflent) qui passait en bas, à une portée de flèche, pour s'enfoncer aussitôt dans le défilé d'Embulla, en côtoyant la Tet. Cette *Via*, — on disait aussi *Strata* au IXe siècle, — toujours bien entretenue depuis la domination romaine, était l'unique voie de communication entre le Comté de Roussillon qui touchait la Méditerranée, et le Comté de Cerdagne qui, par l'étroite et sinueuse vallée du Sègre, ouvrait l'accès de l'Espagne

intérieure. Le seigneur d'Arria tenait donc en son pouvoir la clé de l'un des principaux passages des Pyrénées catalanes.

Sur la pente du monticule que couronnait le château-fort avait poussé un petit village, la *Villa de Arriano*, aujourd'hui « Ria ». Les habitants l'appellent *La Llissa* (La Lice), et ce nom, qui ne dit rien pour eux, est un souvenir des antiques défenses du *Castrum de Arriano*. Vers le milieu du XVIe siècle, les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa, devenus seigneurs d'Arria, firent construire, au pied de la tour primitive, une maison fortifiée qui prit le nom de « Château d'Arria » ; ce château, quelque peu défiguré, existe encore, mais il faut bien se garder de le confondre avec le château-fort du Haut Moyen Age dont il ne reste que des vestiges à peu près insignifiants.

II

LE CHEVALIER JOFFRE D'ARRIA ET SES ANCÊTRES ; IL ÉPOUSE LA PRINCESSE ALMIRA, NIÈCE DE CHARLEMAGNE

C'est dans cet antique château-fort que la tradition fait naître Joffre d'Arria[1]. Ses ancêtres, qui en étaient les riches et puissants seigneurs, en avaient fait le boulevard de la contrée lors de la première invasion des Mores ou Sarrasins. Son père avait combattu contre ces farouches païens aux côtés de Charlemagne et de Roland : il avait suivi et imité ces foudres de guerre que l'on appelait « Les neuf barons chrétiens » dont le plus redoutable, Otger Cathalo, mourut héroïquement au siège de la cité d'Empories.

Tous ces fameux guerriers étaient morts après avoir arraché aux armes des Sarrasins les pays catalans, organisés en comtés franks par le Grand Empereur pour former « la Marche d'Espagne ». C'étaient de belles histoires, remplies de traits d'héroïsme surprenants et fantastiques, que le père contait à l'enfant et que des *joglars*, en s'accompagnant de la vielle, venaient chanter dans la grand'salle du château d'Arria.

[1] La forme primitive de ce nom est Wifred latinisé en *Wifredus* et *Gueffredus*. Il est devenu ensuite *Gueffre*, *Griffa*, *Jiffre*, *Jaufred*, *Jofre* et JOFFRE ; ce sont là des formes équivalentes d'un seul et même nom, qui proviennent de la manière dont on le prononçait dans les régions où il était employé.

Des années passèrent. On était maintenant sous le règne de Louis le Pieux, fils et successeur de Charlemagne, et Joffre avait succédé à son père dans la seigneurie d'Arria qu'il tenait avec grande droiture. Les prodiges de valeur que ses ancêtres avaient accomplis contre les Sarrasins, et l'illustration qui en était résultée pour le nom d'Arria lui avaient valu la main d'une princesse appelée Almira, nièce de Charlemagne, très instruite aux lettres et à la religion chrétienne, et très belle à voir.

Quant au chevalier Joffre, « il était homme très vaillant dans le métier des armes et rempli de sagesse [1] » et « en actions chevaleresques, il gagnait plus de considération et de renommée que les autres chevaliers [2] ». En temps de paix sa grande occupation était la chasse.

De vastes sapinières étendaient leur voile vert foncé sur la croupe des montagnes du Canigou où erraient par troupes nombreuses des cerfs et des sangliers ; l'ours hantait les gorges sauvages de Karança et les plateaux herbeux de Nohèdes où habitaient aussi les *Encantades*, autre sujet d'épouvante pour les habitants de la vallée. Depuis les gorges d'Embulla jusqu'aux limites du Capcir les montagnes qui enserrent le lit de la Tet étaient ombragées de forêts, toute une succession de pins et de hêtres qui montaient jusqu'aux sommets les plus escarpés de la chaîne pyrénéenne, séjour préféré de l'isart timide et de l'aigle dédaigneux de la plaine. Les loups pullulaient dans ces parages,

[1] Era hom molt bo en armes et molt savi (Pere Tomich, *Historias y Conquestas*, ch. xxv).

[2] En caballerescos hechos ganaba mas crédito y reputacion que los otros (Geronimo Pujades, *Cronica universal del Principado de Cataluña*, liv. viii, ch. viii).

et leurs troupes affamées accouraient de très loin jusque dans les manses, les bordes et les villages accrochés aux flancs de la montagne.

Joffre estimait surtout les chasses périlleuses, image de la guerre, comme la chasse de l'ours et du sanglier. En compagnie de son forestier et de ses chiens, superbes de vitesse et de courage, il passait des journées entières dans les forêts de ses vastes domaines.

Il profitait de ses longues courses à travers le pays de Conflent pour visiter ses vassaux dont il était très aimé ; s'il en rencontrait quelqu'un dont la foi chancelait, il le réconfortait par de douces et persuasives paroles, le ramenant ainsi dans le droit chemin. Par là, il se conformait au désir de l'Empereur qui lui avait recommandé de faire de bons chrétiens et d'édifier des églises sur ses terres. Mais Joffre était tourmenté du désir de faire mieux encore que de catéchiser des âmes incultes et simples, de construire des églises ou de tuer des sangliers et des loups ; c'est avec les Infidèles Sarrasins qu'il brûlait d'en venir aux mains pour les exterminer tous. L'occasion ne se fit pas attendre longtemps, ainsi que vous allez l'apprendre.

III

LES SARRASINS ENVAHISSENT LE ROUSSILLON ET LE CONFLENT

Les Sarrasins avaient repris aux Chrétiens les villes de Barcelone, de Girone et d'Empories, repassé les ports des Pyrénées orientales sous la conduite de l'émir Muza-Aben-Hazin, et fait une invasion rapide et dévastatrice jusqu'aux portes de la cité de Narbonne. De jour en jour de nouvelles colonnes de cavalerie africaine débouchaient aux environs de la ville épiscopale d'Elne et se répandaient dans le Roussillon, à peine remis de récents pillages. Les villages furent encore incendiés, les moines dispersés ou massacrés, les récoltes détruites ; les populations fuyaient, épouvantées, vers les montagnes les plus inaccessibles ; tout retentissait du cri de « la guerre Sainte » poussé par les hordes païennes.

La nouvelle de cette invasion ne tarda pas à pénétrer en Conflent. Joffre se trouvait alors au Château d'Arria avec la princesse Almira dont la grossesse était fort avancée. Il eut tout desuite le sentiment très net du danger qui menaçait son pays ; il publia donc aussitôt son ban de guerre. Les hommes du Conflent, sous la conduite de leurs barons, accoururent sans délai au rendez-vous ; il en vint aussi du Rasez, du Vallespir et

de la Cerdagne ; les Cerdans avaient le plus grand intérêt à rejoindre l'armée de Joffre, car il était visible que l'intention de l'ennemi était d'atteindre leur pays en remontant la vallée de la Tet.

Les ordres de Joffre furent exécutés avec la plus grande promptitude : au jour fixé, barons, chevaliers, prélats, bourgeois et autres hommes se trouvaient réunis dans la plaine de *Pratas*, où s'éleva plus tard la petite ville de « Prades », mais où l'on ne voyait, à cette époque, qu'une cellule agricole appartenant aux Bénédictins de l'abbaye de La Grasse. Certes, ils n'étaient pas aussi nombreux que les Sarrasins les soldats de Joffre, mais l'amour de la liberté et l'exaltation religieuse qui les animaient décuplaient leurs forces. Tous, cavaliers et gens de pied, étaient excellemment armés : ils portaient de fortes piques, de longues lances et de bonnes épées bien affilées sur un grès ; la plupart des piétons avaient suspendu à leur cou des haches au large tranchant qui allaient abattre des hommes comme elles avaient abattu des pins et des sapins dans les épaisses forêts du Carlit et du Canigou.

Ainsi que Joffre l'avait prévu, les Sarrasins ne tardèrent pas à se rabattre sur le Conflent. Il fit avancer son armée jusqu'à la plaine de Vinça où elle se déploya, les gens de pied en avant, les cavaliers en arrière ; puis elle marcha en colonnes serrées pour s'établir sur la chaîne de collines qui marquait la limite du Conflent et du Roussillon. Cette chaîne est coupée, sous Rodès, par l'étroit défilé où coule la Tet, et, en avant de Boule, par le col de *Terranera*, où passe la route du Conflent. C'est ici qu'il fallait, coûte que coûte, arrêter et détruire l'armée de

l'émir. De l'autre côté du col, celui-ci avait planté ses tentes dans la fertile et riante plaine d'Ille ; du haut du rocher escarpé de Rodès, où le général catalan avait établi une compagnie d'archers, les guetteurs apercevaient les myriades de Mores aux turbans et aux burnous blancs, caracolant parmi les tourbillons de poussière sur leurs cavales échevelées,

Joffre distribua à ses barons le commandement des bataillons et disposa les troupes pour le combat.

IV

LA VEILLE DE LA BATAILLE ; ALLOCUTION DE JOFFRE D'ARRIA A SES SOLDATS

Les Sarrasins connaissaient naturellement la présence de l'armée des Chrétiens derrière les collines que coupe le Col de Terranera, mais ils faisaient peu de cas de Joffre et de ses soldats, croyant les prendre facilement à la main. Cependant Joffre leur préparait une surprise qui devait leur être fatale : en tacticien habile et connaissant parfaitement le terrain, le chef catalan avait détaché du gros de son armée, sur sa droite et sur sa gauche, deux fortes colonnes composées de piétons choisis parmi les plus intrépides montagnards, ancêtres de ces redoutables « Miquelets » qui restèrent toujours invincibles ; excellents pour les embuscades et les coups de main, ils gravissaient les rochers avec une agilité inconcevable et se portaient partout avec tant de légèreté et de promptitude qu'ils paraissaient se multiplier, toujours insaisissables ; ils étaient armés d'epées droites à deux tranchants et de haches à manche court dont ils se servaient pour s'ouvrir un passage à travers les bois-taillis et pour fendre les crânes des ennemis pendant la bataille. Apres avoir fait un grand circuit, les deux troupes avaient ordre

de se rejoindre et tomber à l'improviste sur les derrières de l'armée sarrasine.

En attendant, Joffre d'Arria, monté sur son grand destrier d'Espagne, allait haranguant ses gens de bataillon à bataillon, et leur disait de belles paroles appropriées à la circonstance ; il leur disait entre autres choses :

« Il serait bien déshonorant pour notre pays que nous prissions la fuite devant ces chiens. Nous allons leur livrer bataille, et il faut que de cette bataille vienne grand profit à la Catalogne et à la Chrétienté ; rappelez-vous le pouvoir de Dieu et de Madame Sainte-Marie, et aussi l'honneur de nos valeureux ancêtres. Nous sommes résolus de vaincre ou de mourir ; mieux vaut avoir la tête tranchée que de reculer. Mettez-vous bien dans l'esprit que si chacun de vous ne fait pas ainsi, nous sommes tous morts ou captifs, et le même sort attend vos femmes et vos enfants. Au nom de la Catalogne et de nos ancêtres, je vous prie et vous requiers de férir sus. »

Et tous crièrent : « Que le seigneur Dieu nous vienne en aide ! férons, férons, certainement ils seront à nous ! [1] »

[1] Les Catalans marchèrent toujours contre les Sarrasins au cri de : « *Firam, firam, que tots seran nostres !* » On s'en assurera en parcourant la célèbre *Chronique* de Ramon Muntaner. Ce cri correspond exactement à celui que poussaient nos soldats fonçant sur les Allemands : « Nous les aurons », « On les aura ! »

V

BATAILLE DU COL DE TERRANERA

Le lendemain, au chant de l'alouette, Joffre donna le signal de l'attaque. Le jour était beau et clair, et des monts neigeux du Capcir soufflait un vent de *tramontana* frais et léger qui dilatait la poitrine et fortifiait le cœur. Le choc fut terrible : les deux armées se heurtèrent avec l'impétuosité des torrents qui se précipitent du Canigou. Les zagayes des Sarrasins sifflaient dans l'air et portaient la mort dans les rangs des Chrétiens, mais les traits, les lances et les épées des Chrétiens n'étaient pas moins meurtriers: les Sarrasins tombaient de cheval comme des plongeurs, et aussitôt les soldats-bûcherons de Joffre leur fendaient le crâne d'où la cervelle sautait en éclats.

Cependant la ruée ennemie allait grandissant. Par ordre de Joffre les trompettes sonnèrent la retraite afin d'attirer l'armée de l'émir dans la vallée de Riufagès, où étaient postées les réserves d'infanterie et de cavalerie, et l'obliger ainsi à franchir les collines couvertes de genêts, de chênes-kermès et de genièvres rampants, qui devaient arrêter les chevaux africains et entraver leurs pieds comme des filets.

Après un moment d'arrêt, la lutte reprit, violente, acharnée. Vers le soir, les Chrétiens, accablés par le nombre, commençaient à céder le terrain, lorsqu'un terrible tumulte et de lamen-

tables clameurs s'élevèrent du côté de Corbère et d'Ille, sur les derrières de l'armée sarrasine : c'étaient les intrépides montagnards catalans qui, après une pénible journée de marche, s'étaient rejoints et se jetaient sur le camp où les Mahométans avaient amoncelé les immenses richesses pillées en Narbonnais et en Roussillon.

Alors vous auriez pu voir une épouvantable mêlée, et les soldats de Joffre d'Arria firent un carnage si horrible que ce fut merveille. Sur le front de bataille principal, où la lutte avait été très opiniâtre, entre Domanova et Rodès, la frayeur et le désordre se mirent dans les rangs des Sarrasins, qui furent fauchés comme des épis de blé. Que vous dirai-je? Leurs cadavres ensanglantés s'entassaient les uns sur les autres, et, dans la gorge où coule la Tet, ils étaient si nombreux qu'ils faisaient barrage au flot de la rivière. Dieu seul put compter le nombre des morts et des blessés.

Telle fut la bataille du col de Terranera qui, commencée au soleil levant, dura jusqu'au soleil couchant. Le souvenir en resta profondément gravé dans la mémoire des habitants du pays qui appelèrent *Pont dels Serrahins* un pont construit plus tard dans la gorge de Rodès ; les ruines qui en subsistent ne sont pas autrement désignées encore aujourd'hui.[1]

[1] L'historien Geronimo Pujades, au livre VIII, ch. 8 de sa *Crónica universal del Principado de Cataluna*, mentionne cette bataille sur la foi du P. Poch, de l'Ordre de Saint Dominique ; il pense que le mot *Terranera* vient de *terrendo*, comportant l'idée d' « effroi », de « terreur ». Cette étymologie est évidemment fausse et enfantine, mais elle montre à quel point fut frappée l'imagination des contemporains ; la tradition a probablement exagéré et embelli, mais elle n'a pas complètement inventé. Quant au mot catalan *Terra nera* il est tiré du latin *terra nigra*, qui indique la couleur « noire » du « terrain ». *Terranera*, qui a un sens, est devenu *Ternère*, qui n'en a aucun, ici du moins.

VI

APRÈS LA BATAILLE
JOFFRE D'ARRIA EST NOMMÉ
COMTE DE BARCELONE ET MARQUIS DE GOTHIE

Les débris de l'armée vaincue, foule confuse, découragée, éperdue, se jetèrent dans l'inextricable écheveau de collines et de ravins des « Aspres », qui ne s'abreuvent que de l'eau du ciel. Par Boule, Corbère et Thuir ils espéraient gagner les défilés des Clausures et du Pertus où passait le chemin le plus court et le plus commode pour franchir les Pyrénées ; mais la plupart de ces fugitifs, égarés de la droite voie, moururent de faim et de soif ou furent massacrés par les Chrétiens qui étaient venus se cacher dans les montagnes.

En capitaine expérimenté et qui sait profiter de la victoire, Joffre courut occuper les Clausures, coupant ainsi la retraite aux survivants de la débâcle sarrasine. Puis il passa en Empordá où l'émir, qui avait pu s'échapper, essayait de reformer son armée avec des bandes de pillards répandus dans la contrée ; mais le général catalan ne lui donna pas le temps de les réunir ; il les fit attaquer et tailler en pièces séparément, et, pour ainsi dire sans descendre de cheval et quitter son épée, il parvint à Barcelone.

La garnison sarrasine qui occupait la cité comtale l'avait évacuée en apprenant l'approche de Joffre d'Arria victorieux. Il y entra à la tête de ses barons et de ses chevaliers, tandis que le reste de l'armée catalane s'établissait dans le quartier de *la Palma*, entre la ville et la mer.

Le fruit de cette foudroyante campagne fut la conquête de tous les pays de la Marche hispanique que Joffre d'Arria remettait sous la domination du roi de France. Lorsque Louis-le-Pieux apprit ces heureux événements, il voulut récompenser dignement celui qui en avait été le principal artisan : Il nomma Joffre d'Arria comte de Barcelone et marquis de la Marche de Gothie.

Pendant que Joffre était acclamé et béni par tout le peuple de Barcelone, que se passait-il au Château d'Arria ?

VII

NAISSANCE DE JOFFRE LE POILU AU CHATEAU D'ARRIA

Cependant la comtesse Almira avait mis au monde un gros garçon qui s'appela Joffre, comme son père, mais qui fut surnommé « Le Poilu », *Lo Pelos*. Les chroniqueurs s'accordent à dire que ce surnom lui fut donné « à cause qu'il avait du poil sur certaines parties du corps où les hommes n'ont pas coutume d'en porter », ce qui ne précise rien[1] ; seul, Fray Francisco Diago, dominicain qui écrivait au XVI[e] siècle, assure que « Joffre avait du poil à la plante des pieds » ; mais il ne dit pas d'où il a tiré le renseignement[2].

L'enfant était né dans un moment où les populations des pays catalans se trouvaient dans une grande affliction, « mais, dit le chroniqueur, au milieu de ces ténèbres une étoile se montra au ciel, projetant une éblouissante lumière, annonciatrice d'un

[1] Eo quod in quibusdam insolitis partibus erat *pilosus* in corpore, unde et *Pilosi* nomen accepit (*Gesta comitum Barcinonensium*, chronique du XIII[e] siècle). Pere Tomich a traduit ainsi ce passage : « E sapiau que per ço era dit *Pelos* com havia en certs llochs de sa persona *pels* que los altres homens no acostumaren de haver » (*Historias e conquestas*, ch. XXV). Les Chroniqueurs qui ont écrit en castillan l'appellent *El Velloso*, traduction du latin *Pilosus* et du catalan *Pelos*, en français, JOFFRE LE POILU.

[2] *Historia de los victoriosissimos antiguos condes de Barcelona*, ch. XIV.

heureux événement; et ce fut la naissance de Joffre le Poilu qui devint l'un des meilleurs princes et l'un des plus fameux guerriers qu'ait eus la chrétienté, digne fils d'un père qui s'était illustré par d'admirables exploits [1]. » Cette miraculeuse nouvelle tira les peuples de la profonde angoisse qui les étreignait, « car ce prince serait un jour le principal chef des Chrétiens qui, dans les montagnes de la Catalogne, donnaient la chasse aux Mores et en faisaient de grandes hécatombes ».

Quelques jours après son entrée victorieuse à Barcelone, Joffre d'Arria avait appris la naissance de son fils avec une douce satisfaction. Il appela auprès de lui ses principaux barons et chevaliers pour leur en faire part et leur annoncer en même temps son prochain départ pour le Château d'Arria afin d'y célébrer cet heureux événement.

[1] .... Quando en medio de las tinieblas... se entristecian los corazones de los Catalanes salió cierta rutilante estrella que alegro sus ánimos, prometiendo felices anuncios de buenos sucesos. Tal fue el haber nacido de la condesa Almira el conde Wifredo Velloso (Joffre le Poilu) en el año ochocientos cinquanta y dos; el qual por sus dias vino a ser uno de los buenos principes y famosos guerreros que tuvo la Cristiandad, digno hijo de tal padre esclarecido en sangre ilustre por sus obras... (PUJADES, liv. XI, ch. XII). — On remarquera que Pujades fait naître Joffre le Poilu en 852.

VIII

JOFFRE VA EMBRASSER SA FEMME ET SON FILS AU CHATEAU D'ARRIA, ET S'EN RETOURNE SEUL A BARCELONE

La comtesse Almira éprouva un grand contentement en revoyant son mari, et l'enfant exprima le sien en esquissant un doux sourire qui mouilla de larmes les yeux du rude guerrier. Le père le prit dans ses bras et le baisa plus de dix fois ; après quoi la comtesse le reprit et le confia à la nourrice. Mais les joies du foyer devaient être de courte durée : le comte ne pouvait pas séjourner longtemps au Château d'Arria ; d'un moment à l'autre, les Sarrasins, toujours opiniâtres quoique vaincus, pouvaient tenter un nouveau coup de main sur les terres de la Marche.

Joffre reprit donc le chemin de Barcelone. Il n'appela pas la comtesse Almira auprès de lui avant d'avoir organisé sa maison et assis son gouvernement. A ce propos, le chroniqueur catalan Pujades fait une remarque irrévérencieuse pour les femmes en général et pour la comtesse Almira en particulier : « En gens circonspects, dit-il, les Romains recommandaient à leurs proconsuls et légats de ne pas emmener leurs femmes avec eux lorsqu'ils partaient pour une ambassade ou un gouvernement

de province, car la plupart des femmes sont quémendeuses et avaricieuses, avides de présents, et se laissent corrompre facilement ; outre qu'elles sont une charge fort lourde, on est obligé de payer leurs fautes[1] ».

Que le comte Joffre ait connu la maxime romaine, c'est fort possible, mais qu'il l'ait appliquée à son épouse, c'est peu vraisemblable, parce que la comtesse Almira était une personne autrement née et autrement éduquée que la femme d'un Verrès ou d'un Fontéius ; elle était sortie de trop bon lieu pour mériter le plus léger soupçon de la part de son illustre mari ; elle fut, en effet, une dame des plus sages, de la meilleure vie et des plus honnêtes du monde.

Quoi qu'il en soit, six ans après les événements rapportés ci-dessus, nous trouvons Almira et son fils aux côtés de Joffre d'Arria dans le Palais comtal de Barcelone. La ville était prospère et tranquille, et les populations de la Marche, délivrées du joug des Sarrasins, vivaient paisibles sous la protection du comte Joffre d'Arria.

[1] Esto solian observar los circunspectos Romanos, teniendo por muy acertado y lo amonestaban a sus procónsules y legados que no llegasen consijo á sus mugeres cuando partian para algun gobierno o embajada. Porque siendo las mas de ellas pedigüeñas y avarientas, amigas de recibír y fáciles de ser cohechadas, era mejor dejar de traerles consigo que, a mas de ser carga tan pesada, es estar obligado a pagar las culpas de ellas (PUJADES, Livre x, ch. XXIII).

IX

JOFFRE D'ARRIA EST APPELÉ A LA COUR DU ROI

Mais au loin s'amassait lentement un gros orage qui allait fondre à l'improviste sur la famille comtale. « Comme l'envie est de tous les temps, dit le chroniqueur Pere Tomich, et qu'elle réside principalement en la cour des rois et des grands seigneurs, il y avait en ce temps-là à la cour de France un comte que l'on appelait Salomon qui, tous les jours, disait et faisait dire au roi du mal de Joffre d'Arria, comte de Barcelone et marquis de la Marche de Gothie ». L'empereur et roi Louis-le-Pieux était mort, et ses fils s'étaient partagé l'Empire fondé par Charlemagne. L'un d'eux, Charles-le-Chauve, avait « le Royaume de France » qui comprenait la Marche de Gothie.

Salomon, d'origine franke, était comte de Roussillon et de Cerdagne, mais il ne faisait que de rares apparitions dans ces pays ; il préférait vivre à la Cour. Arrogant, présomptueux et d'une insatiable ambition, il avait la rage au cœur depuis le jour où le Catalan Joffre d'Arria avait reçu des mains du roi Louis-le-Pieux le gouvernement du comté de Barcelone et de la Marche de Gothie, qu'il convoitait ardemment ; il nourrissait donc contre le vainqueur du col de Terranera une véhémente jalousie qui se traduisait par des calomnies lancées habilement.

C'est ainsi qu'il assurait à Charles-le-Chauve que Joffre voulait secouer le joug de l'autorité royale pour se rendre indépendant dans son gouvernement de la Marche et s'en faire proclamer roi [1].

Charles s'émut à la longue et prêta l'oreille aux méchants discours de Salomon ; il envoya donc à Narbonne des *missi* ou commissaires royaux qui, de cette ville, devaient inviter le comte de Barcelone à venir les y rejoindre et les suivre à la Cour.

Joffre prit connaissance du message des commissaires royaux et décida de se mettre en route dès le lendemain pour se rendre à Narbonne. Il envoya aux gouverneurs qui commandaient sur la frontière l'ordre de veiller pendant son absence à la garde de la Marche pour prévenir les surprises des Sarrasins.

En même temps il fit part à la comtesse Almira de son désir d'emmener avec lui le jeune Poilu qu'il voulait présenter au roi de France. L'enfant, déjà formé à l'exercice du cheval, pouvait supporter un long voyage. Il était maintenant âgé de douze ans ; il avait grandi superbement, entouré des soins d'une mère incomparable et d'un père dont l'esprit s'était formé à l'étude

[1] E com sabeu que tos temps son estades envejes, en especial en les corts dels Reys e grans senyors, e com en aquell temps hagues en la Cort del Rey de Franca un comte que appellaven per son nom Salamo, loqual cascun jorn feya dir mal al Rey del dit cavaller En Griffa, donantli a entendre al Rey que En Griffa se volia ensenyorir del comtat de Barcelona e levarse rey (Pere Tomich, ch. xxv).

Cf. Victor Hugo, dans l'*Homme qui rit* : « L'envie est une chose dont on a toujours le placement à la Cour ».

des lettres et des sciences en même temps qu'à l'art de la guerre. D'ailleurs, Joffre d'Arria avait donné à son fils des maîtres choisis parmi les clercs les plus savants de la Catalogne, dont un grammatiste qui lui avait appris le latin, le mettant ainsi en mesure de lire les Saintes Ecritures dans de beaux livres faits de parchemin, écrits et richement enluminés par des scribes et des artistes d'une grande habileté.



Le jeune Poilu montait un cheval plus beau et plus agile que celui des quatre fils Aymon.
(P. 35).

X

JOFFRE D'ARRIA, ACCOMPAGNÉ DE SON FILS JOFFRE LE POILU SE MET EN ROUTE POUR ALLER A LA COUR

Le matin, sous un gai soleil de mai, Joffre d'Arria et son fils quittèrent Barcelone avec une faible escorte de chevaliers catalans. Le jeune Poilu montait un cheval plus beau et plus agile que celui des quatre fils Aymon. Pour aller de Barcelone à Narbonne on suivait l'ancienne voie romaine dite « de Rome à Cadix ». A la sortie de la cité comtale, cette route traversait un riche paysage, une campagne fertile avec des grands champs couverts de moissons, des vergers chargés de fruits mûrissants et des jardins où des fleurs aux couleurs éclatantes se mêlaient à des plantes potagères de la plus luxuriante végétation. Des haies de grenadiers rouges comme le feu et le sang, des rideaux de jeunes peupliers longs et minces comme des roseaux bordaient des canaux d'arrosage où courait une eau abondante et claire.

Plus loin, le pays devenait montagneux : à gauche, les Monts Catalans esquissaient leurs grands sommets encore chargés de neige ; à droite, des chainons pittoresques avec des mamelons boisés qui couraient le long de la côte méditerranéenne. La

plaine était parsemée de riches et blanches villas, dont l'une, appelée *Caldas* de Montbuy, tirait son nom de « Thermes romains » maintenant ruinés. On passait devant Hostalrich, fièrement assise sur un plateau escarpé, et l'on arrivait à *Gerunda* (Girone), l'une des villes les plus vieilles du monde puisqu'elle devait sa fondation au divin Hercule, cité héroïque qui naguère avait vaillamment repoussé les furieux assauts des Sarrasins jusqu'à l'arrivée libératrice de Louis-le-Pieux. La ville, toute riante de soleil, s'échelonnait en amphithéâtre sur les flancs d'une haute colline, et ses maisons à balcons de bois colorié se miraient dans les eaux de l'Onyar et du Ter, qui confluaient à leurs pieds.

La route traversait le sauvage défilé des Monts *Gavarras* et entrait dans le pays d'Empordá. Tandis qu'à gauche se dressait un massif de montagnes avec des vallées profondes, assombries par de vastes forêts de chênes-liège, à droite, la plaine lumineuse, faite de sol argileux, s'allongeait jusqu'aux flots de la Méditerranée ; le golfe de Roses déployait son vaste et harmonieux demi-cercle frangé de sable et d'écume, depuis les escarpements de la *Punta del Falco* jusqu'au delta marécageux du *Fluvia*. A l'embouchure même de ce fleuve, sur un plateau de la côte rocheuse, gisaient les ruines d'Empories, cité jadis fameuse, ancienne colonie des Grecs de Massalie (Marseille), fréquentée durant des siècles par les négociants du monde entier. Les Romains, qui s'y établirent plus tard, avaient agrandi le port et embelli la cité de portiques et de temples peuplés de statues divines. Les Vandales, descendus du Septentrion, avaient commencé sa décadence ; les Sarrasins, puis les Northmans du

redoutable Hastings venaient de consommer sa ruine, rasant tout, maisons, temples, portiques, forum, si bien que, à cette heure, Empories n'étaient plus que l'ombre d'un grand nom, *magna magni nominis umbra.*

D'ailleurs, ce vieux pays d'Emporda était rempli d'histoire : Hannibal, César, les Scipions, Sertorius, Pompée avaient campé ici ; les Trophées orgueilleux que ce dernier avait fait élever pour commémorer ses victoires d'Espagne se dressaient glorieusement là-bas, en face, sur la crête des Pyrénées, non loin de l'endroit où la chaine par le haut massif du Cap de *Créus* s'abimait dans les eaux de la mer. A une époque qui se perd dans la nuit des temps, ces escarpements abrupts, ces baies rocheuses étaient couverts de vastes forêts ; des bergers mirent le feu aux épais fourrés; la montagne en fut totalement embrasée, et, pendant plusieurs jours consécutifs le feu brûla, incendiant la surface de la terre. En raison de cet événement, on appela ces montagnes « Les Pyrénées », c'est-à-dire « Les Montagnes de Feu ». Sur la surface du sol ainsi enflammé l'argent ruissela à flots, et la fusion des substances naturelles d'où se tire ce métal produisit de nombreux ruisseaux d'argent pur. Les gens du pays en ignoraient l'usage ; l'amour des richesses n'avait pas encore gâté les âmes.

A la tombée du jour, les voyageurs arrivèrent à Figuères, ancienne station de la voie romaine sous le nom de *Juncaria.* De grandes nuées noires et grises s'étaient amoncelées, à l'ouest, sur le Mont Roig et la contrée de Bézalu ; la pluie commença de tomber, portée par des rafales de vent, de cette terrible *Tramontana* qui est la grande misère de l'Emporda et du Rous-

sillon, en même temps que la sauvegarde de leurs récoltes ; elle redoubla avec une fureur inexprimable, courbant les arbres jusqu'au sol, renversant bêtes et gens ; la mer de Roses grondait et rappelait le bruit d'un tonnerre formidable et lointain.

Joffre et son escorte furent obligés de passer la nuit à Figuères.

Le lendemain matin, la tempête finie sans cause raisonnable comme elle avait commencé, les voyageurs, chevauchant deux par deux en belle ordonnance, reprirent la route en remontant la vallée du Llobregat, et atteignirent la chaîne maîtresse des Pyrénées ouverte par le Col du *Portus* (Le Pertus) et le défilé des Clausures dominé par le Château de *La Clusa*. C'était une redoutable forteresse bâtie par les premiers rois Goths d'Espagne sur une croupe haute, escarpée en forme de promontoire, entre deux vallées profondes dont les pentes étaient enveloppées d'un épais manteau de chênes-liège plusieurs fois séculaires. La route longeait le Château, maintenant gardé par une faible garnison de gens d'armes, et un morne silence avait remplacé l'animation et le tumulte de jadis, car cette étroite vallée avait vu passer tous les peuples ; c'était l'une des grandes routes du monde.

Ces lieux évoquaient mille souvenirs historiques, certains de date relativement récente,que Joffre rappela rapidement en visitant le Château. Par ici étaient passées les filles du roi Athanagilde, Brunehaut et Galsuinthe, avec de brillantes escortes de seigneurs Goths et une file de chariots chargés d'or, d'argent et d'objets précieux de tout genre : Brunehaut, princesse d'une rare beauté, allait épouser Sigebert, roi de Metz ; la douce et vertueuse Galsuinthe allait s'unir à Chilpéric, roi de Soissons. Les deux sœurs périrent d'affreuse mort : Galsuinthe étouffée dans son lit

pendant son sommeil; Brunehaut, attachée par les cheveux à la queue d'un cheval indompté qui mit son corps en lambeaux; drames sanglants, histoires tragiques et lamentables qu'un évêque de Tours appelé Georgius Florentinus Gregorius avait mises par écrit après en avoir été le témoin attristé.

Le Château de La Clusa avait joué un rôle considérable dans la trahison du duc Paulus: une révolte ayant éclaté en Septimanie, le roi goth Vamba envoya le duc avec une armée pour la dompter; mais Paulus fit cause commune avec les révoltés. Il s'était établi au Château de La Clusa, et c'est de là qu'il écrivait à son roi, qu'il trahissait, une lettre insolente pour lui signifier qu'il l'attendait afin de se mesurer avec lui. Vamba accepta le défi; il accourut avec une nombreuse armée, et, après un siège mené vigoureusement, il fit capituler la puissante forteresse; Ranosind, « duc de la frontière » et l'un des chefs de la rébellion, y fut fait prisonnier, mais Paulus, aussi prudent que fanfaron, avait fui à Narbonne où il s'était fait proclamer roi. Vamba y courut; le traitre s'était encore sauvé pour aller se barricader dans les Arènes romaines de Nimes avec ses complices. Le roi les y traqua comme des bêtes fauves et finit par les capturer tous.

Victorieux, Vamba repassa par La Clusa pour revenir à Tolède, sa capitale. Il y fit une entrée triomphale, emmenant avec lui Paulus et ses principaux complices, la tête rasée, pieds nus, couverts d'habits grossiers, exposés sur des chariots à l'insultante curiosité du peuple, et « le roi de la trahison », le front ceint d'une couronne de cuir noir, marchait en tête de ce pitoyable cortège.

Joffre d'Arria ne manqua pas de tirer de son récit la morale qui convenait : Paulus avait juré fidélité à son roi, qui l'avait comblé d'honneurs et de richesses ; son ambition le poussa à trahir son devoir, qui était de sacrifier sa vie à son souverain et à la chose publique ; il méritait donc le châtiment ignominieux que le bon roi Vamba lui avait infligé. Et, s'adressant au jeune Poilu : « Le premier devoir, lui dit-il, est la fidélité ; y manquer est une tache indélébile, et il faut sortir de la vie sans tache ».

Après cette émotionnante visite au Château de La Clusa, les voyageurs se remirent en selle. La route descendait en pente rapide dans la vallée de la Roma, puis longeait la rivière bordée de chênes-liège dont les troncs, gros comme des tours et récemment dépouillés de leur écorce, paraissaient suer du sang ; ensuite, elle se coudait pour aller rejoindre le Tech, qu'il fallait passer à gué ; mais le fleuve était tellement grossi par l'orage de la veille que force fut aux cavaliers d'emprunter la voie vallespirane et de faire ainsi un long détour afin d'aller franchir le fleuve en amont de Céret sur le pont romain de l'Exalada qui ouvrait la plaine du Vallespir ; côtoyant ensuite la rive gauche, ils arrivèrent à la cité épiscopale d'Elne où ils furent cordialement reçus par l'évêque Fulmon, que Joffre avait eu soin de faire prévenir par un messager expédié de Figuères[1].

[1] L'évêché d'Elne avait été créé par les rois Goths vers le milieu du VI[e] siècle ; il existait donc depuis environ trois cents ans lorsque Fulmon le gouvernait (832-850 ?)

XI

SÉJOUR DE JOFFRE D'ARRIA ET SON ESCORTE A ELNE

La cathédrale, le palais épiscopal et les maisons des clercs occupaient le sommet d'une colline, tandis que la ville s'étendait dans la plaine, vers les étangs qui bordaient la côte maritime. Du haut de l'acropole le spectacle était merveilleux. La nuit se faisait. A l'occident, le Canigou, *celeberrimus Mons*, se dressait en une masse colossale d'un bleu pâle, et il se découpait à l'emporte-pièce sur le soleil couchant. A gauche, les Albères se dressaient comme un mur immense de couleur cendrée, estompé de vapeurs violettes, et la gorge de La Clusa s'ouvrait largement sur un ciel pur et lavé où scintillaient les premières étoiles du soir ; le long des rives du Tech, pleines d'obscurité et de silence, des points brillants annonçaient la présence de villages maintenant invisibles.

L'évêque Fulmon était un homme de taille moyenne, maigre, au visage pâle d'où sortaient deux yeux vifs et clairs. Issu d'une famille qui appartenait à la vieille aristocratie gallo-romaine, toute sa personne indiquait la noblesse, heureusement rehaussée de qualités rares de son temps : la connaissance de l'histoire ancienne, le talent de parler et d'écrire avec facilité, et un esprit

de charité infini. Très croyant, formé principalement par la lecture de Jérôme et d'Augustin, il imposait à ses fidèles la rigoureuse observance des lois de Dieu et de l'Église. Il ne voulait pas d'esclaves sur ses terres, qui étaient très étendues : la *villa Aziliacum* (La Tour-Bas-Elne), la *villa Sanatoris* (Avalrich) lui venaient de ses ancêtres, tous de l'Ordre Sénatorial. Plus loin, vers le nord, il possédait partie de la *villa Gothorum* (Malloles) et de la *villa Perpiniani*, qui, de simple domaine rural, deviendra, un jour, sous le nom de *Perpinyá*, la capitale d'un royaume et une fière cité de combat.

Ce noble prélat romain n'aimait pas les Franks qu'il considérait comme des Barbares. Il avait admiré l'œuvre grandiose de Charlemagne et souhaité l'unité de l'Empire chrétien, mais en face des désordres grandissants et des crimes des successeurs du grand Empereur, il pensait qu'un ordre nouveau devait sortir de cette anarchie.

Quand le souper fut fini et qu'on eut ôté les nappes, on causa d'abord de choses et d'autres, mais le savant prélat ne tarda pas d'amener la conversation sur sa ville épiscopale dont il rappela l'origine ibérienne, comme en témoignait son premier nom d'*Illiberis*, qu'elle avait laissé pour prendre celui d'*Helena*, la pieuse mère de Constantin le Grand ; il raconta la mort du prince Constant, égorgé ici même par un sicaire du comte frank Magnence, candidat à l'Empire ; puis il dit à ses convives le martyre de cette admirable vierge Eulalie, devenue la patronne de son Église, « mère de toutes les églises du Roussillon », *mater omnium ecclesiarum Rossillionensium*.

Au moment où finissait la veillée, Fulmon resté seul avec



— Eh ! bien, mon cher ami, repartit le prélat, ce message ne me dit rien qui vaille. (P. 43).

Joffre d'Arria lui demanda ce qu'il allait faire à Narbonne. Et Joffre, qui avait le cœur le plus loyal qu'on eût jamais trouvé dans un homme, lui répondit :

— Le roi m'a envoyé un message par lequel il me mande de rejoindre à Narbonne des commissaires chargés de m'accompagner à la cour, qui se trouve en ce moment au Puy-Sainte-Marie (Le Puy en Velay). Le message ne contient pas autre chose.

— Eh bien ! mon cher ami, repartit le prélat, ce message ne me dit rien qui vaille ; tu connais le chemin du Puy-Sainte-Marie aussi bien, sinon mieux, que les commissaires du roi, et tu pouvais le faire sans eux ; à ta place je me méfierais.

Je n'ai point confiance en ce roi Charles qui ne croit pas plus en Dieu qu'un Sarrasin. Rappelle-toi comment lui et ses frères ont traité leur père, insultant à sa vieillesse et à sa dignité. On dit que Charles a du goût pour les lettres, les arts et la philosophie ; c'est possible, mais moi je le crois versatile et déloyal. Tu dois craindre surtout quelques-uns de ses courtisans dont l'un est devenu ton implacable ennemi ; je veux parler du comte de Roussillon et de Cerdagne, le frank Salomon, qui ne t'a jamais pardonné ton élévation à une dignité qui était l'objet de sa folle ambition.

Les Franks, mon cher ami, ont encore l'indiscipline des Barbares ; le roi passe incessamment de la faiblesse à la violence, et il est impuissant à faire respecter l'ordre public. L'intérêt de la Catalogne est de se séparer de ce royaume qui court à sa ruine.

— Je suis de ton avis, répondit Joffre d'Arria, et je crois

que l'événement se produira un jour, mais je ne puis rien faire pour en hâter la venue ; je suis lié par mon serment, je suis « un fidèle » du roi des Franks ; je ne saurais me soustraire à mon devoir sous peine de félonie ; un autre qui viendra après moi fera peut-être, sans manquer à la foi jurée, ce que désire ton cœur de patriote catalan.

— Ainsi soit-il, dit Fulmon, et, sur ce mot, ils se retirèrent chacun dans son appartement.

XII

JOFFRE D'ARRIA ET SON ESCORTE REJOIGNENT A NARBONNE LES COMMISSAIRES DU ROI

Le lendemain matin, au premier chant du coq, Joffre se leva et appela son fils. Leurs compagnons de voyage étaient déjà sur pieds. Tous ensemble ils entendirent la messe, car Joffre donnait toujours l'exemple de la piété. Ils visitèrent ensuite le sarcophage du malheureux Constant et les reliques de sainte Eulalie conservées dans un coffret d'argent ciselé. Enfin, ils prirent congé de l'évêque en le remerciant de l'aimable accueil qu'il leur avait fait. Et le prélat, souriant, rappela cette parole de saint Paul : « Ne négligez pas d'exercer l'hospitalité, car c'est en la pratiquant que quelques-uns ont reçu pour hôtes des anges sans le savoir. »

Des vapeurs flottaient au-dessous des cimes du Canigou ; frappées par le soleil levant, elles se fondaient, s'évanouissaient, et le Géant apparut bientôt dans toute sa majestueuse beauté. C'était la promesse d'une journée lumineuse. La voie romaine longeait la *villa Aziliacum*, laissant à sa droite la *villa Salix* et se dirigeait sur la *villa Cornelianum* située sur la lisière de la forêt de *Berchale* (Corneilla-del-Vercol) ; à partir de ce point, elle courait en ligne droite sur le *Castellum Roscilionense*

(Castell-Rossello), bâti sur les ruines de l'antique cité de *Ruscino* qui avait vu passer le grand Hannibal avec ses formidables éléphants, les légions de Pompée et de César ; colonie latine, elle était devenue le marché de la contrée, étant la maîtresse cité du pays qui lui doit son nom ; et maintenant, tant d'épreuves avaient fondu sur elle au cours des derniers siècles qu'il ne restait plus rien d'autrefois.

Au bas de la falaise qui portait le *Castellum* coulait la Tet, capricieuse et très large, que les voyageurs passèrent sur un pont de bois. Ensuite la route romaine, sous le nom de *Via de Carles*, traversait la Salanque limoneuse, vêtue d'une luxuriante végétation, et arrivait à la *villa Salsas*, l'antique station de *Salsulas*, ainsi appelée, dit-on, par les Romains, de deux sources d'eau salée qui se déversent dans l'étang voisin.

L'une d'elles, la *Salsulæ Fons* ou « Font de Salses », était célèbre dans les temps anciens : c'est une des grandes sources du monde; elle naît au pied d'une énorme muraille de roches surplombantes et forme un véritable fleuve qui se déverse dans l'étang de Salses, petite mer en bordure de la grande. La petite mer de Salses offrait en ce moment un singulier aspect : des racines d'arbres, des joncs fins et délicats, et d'autres plantes marines, enchevêtrées en îles et en îlots flottants, formaient de petites plaines verdoyantes soutenues par les eaux, et, sous le souffle de la tramontane qui s'était levée, les vagues soulevaient ces nappes de verdure en larges ondulations.

Joffre d'Arria passa ici la frontière de cette Marche d'Espagne qu'il ne devait plus revoir.

Après « la Font de Salses », la voie romaine était bordée, à

droite, de baies marécageuses qui creusaient la terre ferme, puis elle courait entre les Corbières finissantes et toute une série de lacs maritimes qui formaient « la Mer de Narbonne », *Mare Narbonense*. Elle entrait enfin dans la capitale de la Septimanie, enserrée dans ses remparts romains, au milieu d'une riche plaine d'oliviers et de vignobles. La ville était bien déchue, car elle avait connu tous les malheurs de la guerre : depuis l'époque romaine, où elle avait été si florissante, elle n'avait point cessé d'être un objet de convoitise et un champ de dévastations périodiques pour les Barbares.

Les commissaires de Charles-le-Chauve reçurent Joffre d'Arria et son escorte avec les marques de la plus grande déférence, et l'un d'eux, s'adressant à Joffre, dit : « Nous venons au-devant de vous au nom du Roi qui vous envoie son salut et son amitié ».

Joffre tout à fait rassuré par ces bonnes paroles renvoya les chevaliers catalans qui l'avaient accompagné, ne gardant avec lui que son fils, le jeune Poilu. Ce fut une grande faute.

XIII

COMMENT JOFFRE D'ARRIA FUT ASSASSINÉ PAR LES CHEVALIERS FRANKS QUI ACCOMPAGNAIENT LES COMMISSAIRES DU ROI

Les chevaliers catalans venaient à peine de quitter Narbonne que l'un des chevaliers franks qui accompagnaient les commissaires du roi interpella grossièrement le comte et marquis Joffre d'Arria, et une discussion s'éleva entre eux. « Quoique les paroles ne soient que du vent, dit le chroniqueur, il arrive parfois qu'elles produisent un souffle tellement violent qu'un chevalier né ne saurait le supporter[1] » ; et les paroles du chevalier frank furent si insolentes que le comte de Barcelone dut les relever avec vivacité ; mais l'autre le prit par la barbe qu'il tira fortement et ignominieusement. Le Comte en eut tout le sang bouleversé et, furieux comme un sanglier, il tira son épée hors du fourreau et la passa au travers du corps de l'insulteur. A l'instant même, les commissaires royaux en prirent prétexte pour détenir Joffre d'Arria comme prisonnier.

[1] Y aunque palabras sean viento, a veces dan tan recio soplo que derriban la paciencia de un hidalgo (Pujades, liv. XI, ch. XVI).

La mission se remit en route. Comme elle approchait du Puy-Sainte-Marie, les chevaliers franks soulevèrent une nouvelle discussion ; des paroles on en vint aux coups d'épée, et une effroyable bagarre s'en suivit, au cours de laquelle Joffre d'Arria fut égorgé. Ce meurtre avait été longuement prémédité par les commissaires royaux et les chevaliers franks, tous amis de Salomon et complices de ses odieuses calomnies. Ils savaient très bien que devant le roi Joffre n'aurait pas de peine à se justifier, à réfuter victorieusement les accusations portées contre lui ; Joffre était donc devenu un obstacle à leur propre sécurité ; il fallait à tout prix l'empêcher de paraître à la Cour ; de là, le crime, l'assassinat.

Les traîtres avaient eu la précaution d'écarter le jeune Poilu dès le début de la discussion. Quand on le ramena, il trouva son père mort. D'abord saisi d'effroi, il reprit bientôt sa tranquillité d'âme ; les larmes aux yeux, il se pencha pieusement sur le cadavre, et se dit bien en son cœur que jamais il n'aurait de joie jusqu'à ce qu'il eût tiré vengeance de ce meurtre, car sa vive intelligence avait pénétré ce qu'il y avait de criminel dans la conduite des chevaliers franks : en un moment l'enfant était devenu homme.

Les meurtriers le conduisirent au roi Charles-le-Chauve auquel ils expliquèrent la mort du père à leur façon. Le roi fut vivement ému en apprenant que le comte de Barcelone, après avoir tué l'un de ses chevaliers franks, s'était tourné contre les commissaires royaux eux-mêmes, les menaçant de mort ; mensonge infâme que personne ne pouvait démentir !

Le roi eut grand pitié de l'orphelin et le traita affectueusement.

De fait, il y avait quelque chose de vraiment poignant dans le sort de cet enfant qui venait d'assister à la mort de son père et qui se trouvait éloigné de sa mère. Charles le fit conduire chez son beau-fils Baudoin, comte de Flandre, qui fut chargé de lui donner une éducation digne de son rang[1].

Salomon, qui avait armé le bras des assassins du comte Joffre d'Arria, apprit le crime avec une secrète joie ; soutenu par la cabale des courtisans, ses amis et ses sicaires, il se hâta de demander au roi, indignement trompé, la succession de la victime, et le roi la lui accorda. Quelques jours après, il quittait la Cour pour aller prendre le gouvernement du Comté de Barcelone et de la Marche de Gothie, et jouir des avantages qu'un crime heureux lui avait procurés.

[1] E prestament lo Rey de Franca rebe lo dit infant e comana'l al comte de Flandres, loqual era gran amich de son pare, e manali que'l fes nodrir diligentment et curiosa ; e axi lo infant vene en poder del comte de Flandres qui prestament lo trames a la comtessa, sa muller, e aqui lo dit infant se nodri (Pere Tomich, ch. xxvi).

XIV

COMMENT JOFFRE LE POILU FUT ÉLEVÉ A LA COUR DE BAUDOIN, COMTE DE FLANDRE, ET COMMENT IL S'ÉNAMOURA DE LA FILLE DE CE COMTE

Baudoin était un vieil ami de Joffre d'Arria, et son mariàge avec Judith, fille de Charles-le-Chauve, l'avait fait entrer dans la famille royale, à laquelle appartenait la comtesse Almira ; le jeune Joffre le Poilu, n'était donc pas un étranger pour eux ; ils l'élevèrent avec les soins les plus affectueux, lui donnant toute sorte de maitres qui trouvèrent en lui un disciple d'élite. Il grandit en compagnie de leur fille appelée Gunédilde, qui avait à peu près son âge. De fille plus belle et plus sage on n'en avait jamais vue ; quant au jeune Poilu, il devint un merveilleux chevalier, haut de taille, fort et hardi au maniement des armes et des chevaux, et très versé aux lettres et aux sciences [1].

Ce qui devait arriver arriva : un jour Joffre le Poilu et Gunédilde s'aperçurent qu'ils s'aimaient, et ils s'aimèrent si bien que

[1] Cresent, feuse molt gentil home e gracios... Fou valerós cavaller e de bella talla e molt gracios. TUREL, *Recort*, pp. 62 et 64.

la comtesse Judith, un beau matin, put constater avec une surprise mêlée d'effroi, que sa fille était enceinte : la belle Gunédilde mit au monde un superbe garçon, et personne, à l'exception de la comtesse, n'eut connaissance de l'événement[1]. L'enfant fut nourri dans le plus grand secret, en dehors du palais comtal. « Il fallait éviter la honte et le déshonneur qui pourraient s'en suivre » ; mais, à la finesse de raison la comtesse joignait une rare fermeté : « puisque le mal était fait et que le sort l'avait ainsi voulu », elle fiança les deux coupables et fit promettre sous serment au galant chevalier qu'il épouserait sa fiancée s'il parvenait à recouvrer le gouvernement du comté de Barcelone que son père avait tenu avec tant d'éclat.

Le Poilu jura loyalement sur des reliques. Cela fait, la comtesse lui annonça qu'il était libre d'aller à Barcelone retrouver sa mère. On était alors aux premiers jours du mois de juin.

[1] Lo infant En Griffa se enamora de una filla que lo comte de Flandres havia, e axi mateix la donzella se enamora d'En Griffa, en tant que les amors muntaren en tant que'l dit En Griffa emprenya la donzella, que no percebe nengu res sino la comtessa, sa mare, qui ho conegue (PERE TOMICH, ch. XXVI).

XV

COMMENT JOFFRE LE POILU QUITTA LA COUR DU COMTE DE FLANDRE ET COMMENT IL REVINT AU CHATEAU D'ARRIA ET A BARCELONE

Durant son séjour à la cour comtale de Flandre Joffre le Poilu n'avait point cessé de penser à l'autre serment, celui de venger la mort de son père ; le moment était venu de le tenir. Sans doute, il ne savait pas où se trouvaient les meurtriers ; il ignorait même leur nom ; toutefois, il était bien assuré de retrouver l'homme néfaste qui avait dirigé leur bras puisque Salomon était toujours vivant à Barcelone.

« Monté sur un cheval noir comme le fiel de vengeance qui depuis longtemps s'amassait en son cœur », il traversa les pays de France, de Bourgogne, d'Auvergne et de Septimanie ; en trois jours et quatre nuits il fit bien dix journées de marche. Il suivait maintenant la route antique des Romains, la *Via Domitia*, qui traversait la cité séculaire de Narbonne ; mais celle-ci ne lui rappelait que des souvenirs poignants ; il éperonna vivement son cheval et passa au plus vite. Quelques heures après, il se trouvait devant une haute falaise taillée à pic et dominant un vaste gouffre d'où jaillissait en bouillonnant un véritable fleuve

dont les eaux allaient se déverser dans un étang à travers un fouillis de roseaux géants : c'était la *Font de Salses*. La lune doucement voilée éclairait mystérieusement ce sombre paysage. Cependant Joffre reconnut la figure des lieux : il était en Roussillon, en terre catalane, la vraie patrie de son âme de guerrier !

Il marchait encore dans les lueurs douteuses du crépuscule ; mais bientôt le soleil de juin se leva sur les flots de la Méditerranée, et, soudainement le jour se fit autour de lui. A sa droite, la vallée de l'Agli s'ouvrait, large, verdoyante, encadrée par le double chaînon des Petites Corbières dont les crêtes de calcaire, dénudées et grises, se teintaient de rose ; le fleuve inscrivait ses courbes marquées par de longues traînées de roseaux et de peupliers qui se continuaient jusqu'à la mer à travers la Salanque, en ce moment toute fauve de moissons déjà mûres.

Il laissa la voie romaine, toute défoncée, et il prit, à droite, un chemin qui se dirigeait droit au Sud, vers l'Agli, qu'il atteignit à la *villa de Turano* (Tora) ; il passa facilement le fleuve dont le lit caillouteux était à sec en bien des places, et grimpa sur l'autre rive, sensiblement plus *haute*, où les Bénédictins de l'abbaye de La Grasse avaient fondé une cellule et construit une grande ferme sous le nom de *Ripas Altas* pour exploiter de vastes terres à eux concédées par Charlemagne.

Des champs de blé, qui allaient tomber sous la faucille des moissonneurs, frissonnaient sous la brise matinale ; des sillons de vignes aux ceps puissants s'allongeaient indéfiniment, chargés de lourdes grappes qui donnaient ce vin de feu qui a rendu célèbre le nom de « Rivesaltes ».

Une cloche tinta ; en même temps deux moines, vêtus d'une

robe de laine noire, s'approchèrent de l'inconnu, le priant d'accepter l'hospitalité. Il mit pied à terre. Les bons religieux lui indiquèrent la voie la plus courte pour se rendre au pays de Conflent.

Au sortir de Rivesaltes, le terrain se relevait et le chemin grimpait au flanc d'un large plateau où venait mourir le chaînon qui sépare la vallée de l'Agli de celle de la Tet. Le sentier atteignait le haut du plateau, sec pâturage de brebis et de chèvres où les cistes. les lavandes et le thym, chauffés par le soleil déjà haut dans le ciel, embaumaient l'air.

Alors le Roussillon tout entier s'offrit à la vue de Joffre. Il arrêta son cheval, et, debout sur ses étriers, le corps penché en avant comme pour voir de plus près, ému, il laissa errer ses regards sur le magnifique paysage qui se déroulait autour de lui. A sa gauche il revoyait l'étang de Salses qui étincelait sous le grand soleil roussillonnais et d'où émergeaient des ilots de verdure; la Salanque s'étalait jusqu'au rivage de la mer, en ce moment calme et lisse comme un immense miroir d'argent ; à droite, le chainon de Calce s'allongeait en des mamelons et des pics rocheux pour se souder aux contreforts du Canigou, et toute la basse vallée de la Tet s'étendait en un infini paysage de verdure. L'atmosphère lumineuse, dégagée de vapeurs, laissait apercevoir les moindres détails à de grandes distances : ici, c'était un bâtiment rural coiffé de tuiles rouges, émergeant d'une large et sombre touffe de vieux chênes ; plus près une église, dessinée en ternes grisailles avec des maisonnettes groupées à son entour, élevait son clocheton, signal de la prière pour les laborieuses populations de cet admirable pays ; au fond du

lointain, un entassement de choses blanches dominait la basse plaine ; on aurait dit une large plaque de neige ; c'étaient les ossements d'une ville romaine, de cette Ruscino où les Barbares du Nord et du Midi, Vandales et Sarrasins, avaient tari les sources de l'industrie et du commerce, et tué toute une civilisation.

En face du voyageur se dressaient les Albères dont les flancs étaient feutrés de forêts et les crêtes hérissées de rochers dénudés ; la chaîne, qui paraissait sortir des flancs du Canigou, en ce moment inondé de lumière et de pourpre, courait de l'Occident à l'Orient en ondulations cendrées de bleu ; elle expirait dans la Méditerranée, enfonçant son éperon aigu dans les eaux brillantes du Port-de-Vénus, refuge hospitalier toujours ouvert aux rouliers de la mer. C'était un émerveillement : le cheval hennissait comme s'il avait voulu crier son admiration, son étonnement, sa curiosité.

Par des pentes insensibles le sentier descendait à travers des vignes pierreuses et des bouquets d'oliviers jusqu'à la *villa Pedilianum* (Pézilla-de-la-Rivière), ancien domaine gallo-romain, riche de fruits et de légumes, fécondé par les eaux de la Tet. La *villa* était maintenant la propriété de Rotrudis, la fille de Béra, ce premier comte de Barcelone nommé par Charlemagne, destitué plus tard pour avoir essayé de soulever les Goths de la Marche contre la domination franque. Un peu plus loin le jeune cavalier longea la *villa Cornelianum* (Corneilla-de-la-Rivière) dont le nom évoquait le souvenir de cette *Gens Cornelia* de Rome qui, au siècle d'Auguste, comptait plus de quatre cents familles répandues dans les provinces de l'Empire.

De grands panaches de roseaux marquaient la rive du fleuve que l'on traversait sur un pont de bois pour arriver à la *villa de Milliariis*, ainsi appelée d'une de ces bornes milliaires placées sur les routes par les Romains et destinées à indiquer les distances. A quelques pas de la *villa* passait la *Via Confluentana*, qui devait conduire notre cavalier jusqu'au Château d'Arria.

La route obliquait brusquement dans la direction du Canigou. A gauche ondulaient les collines des Aspres avec des habitations disséminées sur leurs pentes boisées de chênes-verts, de genêts jaunes et de bruyères roses, tandis que la route traversait des cultures où tout rappelait la fécondité de la terre. Des paysans, serfs ou colons, passaient, regardant avec surprise ce beau cavalier qui leur était inconnu, et la physionomie de ces gens ne le surprenait pas moins lui-même, avec leur corps sec et nerveux, un teint brûlé, un œil vif et perçant ; leur costume était simple mais pittoresque : une chemise avec un caleçon en toile de lin, une tunique légère et courte serrée à la taille par une ceinture de cuir fauve ; des souliers de spart ou *espardenyes*, un mouchoir de couleur noué sur la tête, assemblage bizarre qui faisait de ces hommes attachés à la glèbe roussillonnaise des êtres différents de tous ceux que Joffre avait connus.

Tout d'ailleurs lui paraissait étrange ici : ce ciel irréductiblement bleu, cet air d'une limpidité si merveilleuse, ce grand soleil brûlant et splendide, la nature si variée dans ses terrains, ses productions et ses aspects, lui présentaient comme un monde nouveau.

Il arriva dans un lieu ombragé de frênes et d'aulnes ; sous un

repli du terrain il aperçut une fontaine d'où jaillissait un mince filet d'eau pure ; il s'arrêta. La chaleur était accablante. Il ôta la bride à son cheval fatigué, et le laissa paître par l'herbe verte. Assis à l'ombre, il se souvenait ; un affreux sentiment de tristesse et d'abandon le pénétrait lentement ; il songeait aux événements qui furent et aux événements qui devaient être ; l'avenir l'appelait ; sa mère l'attendait ; et son imagination lui représenta en une vision précise l'horrible scène de la mort de son père. Et Salomon vivait toujours ! Comme réveillé en sursaut d'un mauvais rêve, il se leva, résolu ; d'un bond il se remit en selle, et partit bride abattue.

A mesure qu'il avançait, s'ouvraient de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue ; il traversa les odorants vergers d'Ille ; il franchit le col de Terranera où son père, vingt ans auparavant, avait culbuté et taillé en pièces une armée sarrazine dans un effroyable tumulte de voix humaines, et qui maintenant ne retentissait que du cri strident et étourdissant des cigales accrochées à des oliviers blêmes ; les arbres, les villas, les chapelles surmontées de clochetons, fuyaient avec une vitesse vertigineuse ; des vallées s'ouvraient, fraiches, profondes, amenant à la Tet les eaux claires du Canigou. Mais Joffre ne voyait plus rien ; il allait, il allait encore sur le chemin poudreux.

Cependant la vallée se faisait plus large ; une plaine en forme de cirque s'étalait où tout était magnifiquement vert, et, de ces prairies, de ces vergers se détachaient les bâtiments d'une vaste ferme : c'était la *villa Pratas*, autre possession de l'abbaye de Notre-Dame de La Grasse. A gauche s'ouvrait la vallée du

Llitrá[1], exquise de fraicheur, longue enfilade de verdure dont les pentes revêtues de grands bois allaient se rattacher aux vastes forêts de pins de la vallée de Balatg enserrée par les lignes pures et majestueuses du Canigou. Le mont s'élançait d'un jet vers le ciel lumineux avec cette netteté particulière inconnue aux régions du Nord.

Pendant qu'il contemplait ce spectacle sublime, son cheval, maintenant au pas, était arrivé à un tournant, et, soudainement, le château d'Arria apparut de l'autre côté du fleuve, fièrement campé sur son immuable rocher. Joffre n'en avait gardé aucun souvenir, l'ayant quitté alors qu'il était tout enfant dans les bras de sa mère, mais d'instinct il le reconnut ; il sentit que ce lieu tenait profondément à son âme, et il pleura. « Il est naturel à tout homme et à toute créature, dit le chroniqueur, d'aimer sa patrie et les lieux qui l'ont vu naître ».

La vie semblait s'être retirée de ce charmant coin de terre, pourtant habité. Au bas de la côte le fleuve courait bruyant et rapide sous l'épaisse ramure des aulnes ; la gorge d'Embulla, d'où elles sortaient, déjà envahie par l'ombre du soir s'ouvrait comme une gigantesque caverne ; à l'Occident, le soleil, à son déclin, s'effondrait derrière les montagnes de Madres, et on aurait dit que tout le massif flambait. L'air se rafraichissait. Joffre traversa le fleuve sur le vieux pont romain de la *Via Confluentana* et monta au château.

[1] Nom de la rivière de Taurinya, qui passe à Saint-Michel-de-Cuxa et à Codalet pour se jeter dans la Tet en amont de Prades. C'est le *Litteranus amœnissimus fluviolus* d'un document de l'époque. Le même document appelle le Canigou *celeberrimus et nominatissimus Mons Canego*.

Il n'eut pas beaucoup de peine à se faire reconnaître par les gens préposés à la garde et à l'entretien de la vieille demeure familiale, mais il leur recommanda la plus grande discrétion, car personne ne devait connaître son retour. Ces braves serviteurs étaient dans un étonnement extrême : c'était donc là cet enfant qu'ils avaient vu naître, maintenant devenu un homme, grand, large d'épaules, fort et beau avec ses blonds cheveux, ses joues pleines et sa figure rose ! D'une voix émotionnée la vieille femme du portier disait au jeune Poilu les petits événements de leur existence depuis que les maîtres et seigneurs d'Arria étaient absents, et Joffre, très amusé et bienveillant, écoutait ces récits empreints d'une naïve simplicité.

XVI

COMMENT JOFFRE LE POILU, DE RETOUR A BARCELONE, TUA LE COMTE SALOMON POUR VENGER LA MORT DE SON PÈRE

Deux jours après, Joffre le Poilu revêtit un costume de pèlerin pour se mettre à l'abri de tout soupçon, il invoqua le Dieu qui avait guidé les Rois Mages jusqu'à Bethléem et se mit en route pour Barcelone. Ainsi vêtu, il arriva dans la Cité Comtale et se présenta secrètement à sa mère. Pour se faire reconnaître, le jeune Poilu allait montrer le signe qui lui avait valu son surnom, mais le cœur de la mère l'avait déjà reconnu : « Embrassez votre mère, car vous êtes mon fils! » s'écria-t-elle en le pressant fortement dans ses bras. Elle attendait avec une inaltérable confiance en Dieu et en l'étoile de ce fils si tendrement aimé la punition du criminel qui occupait le Palais comtal. Joffre lui promit par serment de faire justice de cet homme; et la mère s'en réjouit grandement, louant Dieu de lui avoir donné un tel enfant.

La veuve de Joffre d'Arria avait supporté son malheur avec un courage apparent, mais son cœur n'avait pas cessé de saigner en dedans. Quoique vivant retirée, et malgré la surveillance dont elle était l'objet de la part des gens dévoués au

comte Salomon, elle était visitée de temps à autre par les seigneurs catalans qui avaient été les compagnons de guerre ou les fidèles serviteurs de son illustre mari. Elle les avait mis dans la confidence de ses espoirs, et tous lui avaient promis de l'aider à les réaliser. Elle les réunit donc un soir chez elle et leur présenta son fils. A cette époque on n'aurait pas trouvé dans une bonne partie du monde un chevalier aussi jeune, qui fût plus sûr, plus habile et meilleur en fait d'armes. Tous lui jurèrent fidélité, le saluèrent par acclamation du titre de Comte de Barcelone et jurèrent de le suivre partout où il les conduirait.

Le complot fut vite tramé ; il ne restait plus qu'à attendre le moment favorable pour agir. Le comte Salomon se trouvait alors en Cerdagne où il avait coutume de passer les mois de fortes chaleurs, si insupportables sous le ciel brûlant de Barcelone, si agréables sous celui de la Cerdagne dont le climat et les paysages font penser à la Suisse. L'ancienne colonie romaine de *Julia Libyca* (Llivia), la *villa Hicci* (Hix), que les rois d'Aragon habitèrent dans la suite, les Thermes de *Aquas Calidas* (Les Escaldes), encore bien conservés, étaient des séjours délicieux qui attiraient les oisifs et les malades de Barcelone. Mais, dès qu'août se rapproche de septembre, les soirées sont froides, les montagnes se couvrent de neige et vous avertissent qu'il faut songer au départ. Salomon reprit le chemin de la Cité Comtale.

Barcelone était alors une Cité fameuse, *Barchinona famosi nominis Civitas*, une Ville très fortifiée, *Urbs munitissima*. A la vérité, elle avait peu d'étendue, mais elle était très peuplée ;

d'ailleurs, débordant les murailles dont les Romains l'avaient entourée, *Barchinona*, située sur la colline de *Taber*, commençait à se répandre dans les vastes et beaux jardins qu'elle dominait, principalement du côté de la *Horta del Bisbe* (Jardin de l'Évêque) et du côté de la plaine de *La Palma*, qui la séparait de la mer, où largement s'ouvrait le port. La Ville avait des ouvriers habiles : armuriers, orfèvres, tisserands, potiers, maçons, qui travaillaient pour les églises, les seigneurs et les bourgeois. Parmi ces ouvriers il y avait des chrétiens, des juifs, des musulmans convertis dont quelques-uns exerçaient la médecine ; les agriculteurs y étaient nombreux, protégés par les Ordonnances ou *Capitulaires* des rois de France. Des églises avaient remplacé les temples païens, parmi lesquels ceux d'Esculape, de Minerve, d'Hercule ; de celui-ci des restes imposants gisaient encore sur le sol, tout près de la cathédrale de *Santa Créu* et de *la Plaça de les Cols* (Place aux Herbes), où s'élevait le *Palau dels Comtes* (Palais des Comtes).

Les conjurés, qui connaissaient le retour de Salomon, apprirent bientôt que, dès le lendemain, il devait faire une visite aux moines d'un couvent situé dans la banlieue ; ils en informèrent Joffre et, d'un commun accord, ils décidèrent de mettre leur projet à exécution sans plus tarder.

A l'heure fixée, le jeune Poilu, qui était resté caché jusqu'à ce jour, sortit de sa maison, à cheval ; il avait revêtu un beau costume de chevalier et ceint son épée forgée de fin acier. A petits pas il se dirigea vers la *Plaça de les Cols*, en ce moment remplie d'une foule vive et gaie ; ses amis le suivaient, mêlés à cette foule bariolée des Barcelonais.

Joffre aperçut au bas du perron du Palais le comte Salomon qui montait à cheval ; précipitamment il courut sur lui, lui donna de son épée dans le flanc et le jeta mort[1]. Les gens du Palais volèrent au secours de leur maître. Déjà ils entouraient Joffre et s'efforçaient de le désarçonner; mais les conjurés se précipitèrent pour le dégager. Alors Joffre cria son nom à la foule, surprise tout d'abord d'une pareille audace ; il leur dit qu'il venait de remplir un devoir sacré, et chacun approuva et loua hautement celui qui vengeait de si belle façon la mort de son père. Les barons et chevaliers l'acclamèrent Comte de Barcelone, et les Barcelonais répondirent par de tels cris de joyeuse approbation qu'on eût dit que le monde allait crouler.

Et sachez que nul ne pleura la mort de ce comte Salomon, qui était un méchant homme de la nation des Franks. On disait que cette mort était venue par la miséricorde de Dieu, qui souffre bien pendant un temps le pécheur, mais qui fait tomber le glaive de la justice sur les méchants quand il juge le moment de la punition arrivé[2].

[1] E' ab consell de tots los Barons, un jorn En Griffa cavalca per la Ciutat amb ells ensemps; e trobant lo Comte Salamo fora lo Castell, qui es a la Plaça de les Cols, aqui mateix lo dit en Griffa mata lo Comte Salamo de un colp de spasa que'l abaxa mort de Cavall (PERE TOMICH, ch. XXVI).

[2] A cette époque le peuple jugeait que c'était un devoir de venger un parent mort assassiné.

XVII

COMMENT JOFFRE LE POILU ÉPOUSA GUNÉDILDE, FILLE DU COMTE DE FLANDRE

Joffre le Poilu était donc comte de Barcelone par la volonté des barons, des chevaliers et du peuple catalan, mais il avait besoin du pardon et de la confirmation du roi de France, son suzerain et maître. Le Comte et la Comtesse de Flandre, ses protecteurs naturels, se chargèrent de plaider sa cause. Charles-le-Chauve se rendit à leurs prières, exigeant toutefois que leur protégé se présenterait en personne à la Cour pour justifier sa conduite.

Vous pensez bien que les messagers envoyés au Comte et à la Comtesse de Flandre pour leur annoncer les événements de Barcelone avaient aussi mission de demander la main de Gunédilde, leur fille, pour celui qui venait de la conquérir, si l'on peut dire, à la pointe de son épée. Les négociations relatives au mariage ne traînèrent pas en longueur. On décida que la jeune fiancée partirait incessamment sous la conduite des ambassadeurs catalans que Joffre le Poilu avait eu soin de choisir parmi les plus brillants seigneurs de la Marche d'Espagne. On leur adjoignit des chevaliers flamands et plusieurs nobles dames, qui étaient fort belles, et le cortège prit la route des

Pyrénées. La Comtesse Judith s'attendrit et pleura au moment du départ, mais, mieux que personne, elle savait cette séparation inévitable et nécessaire. Elle avait d'ailleurs le pressentiment que sa fille serait heureuse avec son futur époux ; c'en était assez pour la consoler.

Arrivé en vue de Barcelone, le cortège fut reçu avec les plus grands honneurs par l'évêque, par les abbés et prieurs des monastères qui étaient venus processionnellement en chantant et louant Dieu. Les chevaliers, les riches hommes, les bourgeois et le peuple de la Marche réunis acclamaient par des cris d'admiration et de joie cette jeune princesse d'une rare beauté et que l'on savait gracieuse et bonne. Montée sur un magnifique palefroi, elle était escortée par les hauts barons. Joffre, rayonnant de joie, marchait devant, fièrement dressé sur le plus beau cheval de ses écuries. Ils firent une superbe et solennelle entrée dans la Cité Comtale avec une telle pompe qu'on n'avait jamais vu la pareille.

La célébration du mariage eut lieu le lendemain ; les fêtes qu'on leur fit durèrent pendant huit jours ; les chevaliers et les bourgeois firent tant et si bien que tout le monde en fut émerveillé.

XVIII

COMMENT JOFFRE LE POILU VINT A LA COUR DE FRANCE ET COMMENT IL REMPORTA UNE GRANDE VICTOIRE SUR LES NORTHMANS EN PICARDIE

Les noces étant terminées, Joffre le Poilu partit de Barcelone pour se rendre à la Cour de France conformément aux ordres du roi. Il y arriva avec une nombreuse et brillante escorte de chevaliers catalans qui firent l'admiration des Franks, car jamais le roi Artur n'en eut de semblables à sa fameuse Table Ronde.

Le Poilu fut présenté par son beau-père, le Comte de Flandre, à Charles-le-Chauve. Celui-ci, qui avait à se reprocher d'avoir donné créance aux calomnies de Salomon contre le père, reçut le fils avec bienveillance ; il lui accorda volontiers son pardon, lui confirma le titre de Comte de Barcelone et lui donna le gouvernement de la Marche hispanique.

Sachez qu'en ce temps-là la Cour de France était pleine d'intrigues et de désordres : chacun n'écoutait que sa cupidité, et la chose publique allait journellement de mal en pis. Les Barbares Scandinaves, qu'on appela *Northmans* (hommes du Nord), n'avaient pas manqué de tirer parti des troubles du royaume de France. Avec leurs innombrables navires ils remon-

taient le cours de la Seine et de la Somme et pénétraient jusque dans l'intérieur du pays de Picardie, où il y avait de riches abbayes à piller, de belles et abondantes moissons à récolter. Les populations des campagnes, épouvantées par l'irruption de ces farouches dévastateurs, fuyaient vers les villes, implorant le secours des hommes de guerre.

Les chefs militaires, choisis par une Cour livrée aux intrigues du palais, étaient la plupart incapables ou plus soucieux de s'enrichir que de chasser les Northmans. Charles-le-Chauve ne recevait que de mauvaises nouvelles ; la situation était déplorable; d'un moment à l'autre Paris et Compiègne, où était la Cour, pouvaient devenir la proie des Barbares. Joffre le Poilu n'hésita pas à offrir le secours de son épée au roi de France, qui l'accepta, très touché de la générosité de ce vaillant chevalier. Il décida même de lui confier le commandement d'une expédition qu'il organisait contre les Barbares du Nord.

Dès les premières rencontres avec l'ennemi, le chef catalan donna de telles preuves de prudence et de courage que, disent les chroniqueurs, « en une seule journée il acquit la réputation et la renommée que les chevaliers de cette époque n'acquéraient qu'à force de hauts faits et de victoires répétées ». Mais bien plus grande fut sa gloire dans la suite.

En effet, les Northmans, insensibles aux sanglantes leçons que Joffre leur avaient données, revinrent encore plus nombreux que jamais ; ils se jetèrent sur le pays entre Seine et Somme, comme une nuée de sauterelles : arbres, moissons, chaumières, tout disparaissait sous leurs pas ; les monastères et les églises étaient pillés et rasés au niveau du sol. Encouragés par Joffre, les



Cette lourde masse arriva avec tant de vitesse et de fougue que le front de l'armée ennemie en fut ébranlé et rompu. (P. 71).

Franks attaquèrent vigoureusement ces pillards ; mais ils étaient si nombreux que le général craignit un moment d'être enveloppé. Il fit reculer ses bataillons et les plaça en des positions qu'il avait sagement choisies. La lutte recommença ; les Franks soutinrent le choc de l'ennemi, puis, à la voix de Joffre, ils foncèrent comme des lions sur les Northmans. Le général accourut lui-même, suivi de ses chevaliers catalans et d'un escadron de cavaliers franks, armés de longues lances, et tout bardés de fer. Cette lourde masse arriva avec tant de vitesse et de fougue que le front de l'armée ennemie en fut ébranlé et rompu. Les Franks pénétrèrent dans la trouée, tuant à droite et à gauche, si bien que les Barbares se débandèrent : ce fut une déroute générale. Tout le butin, tous les bagages tombèrent aux mains des Franks et des milliers de Northmans furent massacrés. C'était une belle victoire.

XIX

COMMENT LE ROI CHARLES-LE-CHAUVE DONNA DES ARMOIRIES A JOFFRE LE POILU. ORIGINE DES QUATRE BARRES DE SANG DE L'ÉCU DE CATALOGNE

Cette victoire Joffre le Poilu ne l'avait obtenue qu'au prix de son sang : il était grièvement blessé au flanc d'un coup de lance qui avait traversé son haubert ; transporté vite à l'arrière, dans sa tente, on l'étendit sur un lit afin de lui ôter son armure et examiner sa blessure ; il était entouré de ses serviteurs et de ses amis. Le roi Charles prévenu parut en personne à la porte de la tente. Il s'approcha du blessé et voulut le serrer dans ses bras ; Joffre fit un effort pour se soulever et se prêter à l'élan généreux du roi, mais il retomba sur son lit. De la blessure s'échappait un flot de sang ; toutefois, les médecins qui étaient présents assurèrent qu'elle n'était pas mortelle. Joffre reprit courage. Le roi lui jetant alors les bras autour du cou lui dit : « Que puis-je faire pour vous, noble et vaillant guerrier ? Faites-moi connaître vos désirs, et je vous promets qu'il n'est chose au monde que je ne fasse à votre honneur ».

Alors Joffre pria le roi de lui donner un blason pour son écu,

qui était dressé contre son lit et qui, en effet, ne resplandissait ni de devise ni de blason ; le champ à fond d'or était absolument nu. « Devise qui avec le sang s'acquiert avec le sang doit être écrite », prononça le roi, et, approchant sa main droite de la blessure d'où le sang coulait avec abondance, il y trempa ses doigts, moins le pouce, puis les passa de haut en bas sur la surface dorée de l'écu, y imprimant quatre grosses raies rouges. L'écu fut aussitôt présenté au noble guerrier, et le roi Charles lui dit : « Dorénavant, Comte de Barcelone, voici quelles seront vos armes ».

Telle fut la belle et chevaleresque origine de ces fameuses « Quatre barres catalanes » qui constituèrent depuis l'écusson du Principat de Catalogne, de ces « Quatre barres de sang » qui flotteront durant des siècles, comme un panache de gloire sur le mat des galères catalanes et qui mèneront au combat tant de vaillants soldats.

. . . .

Un panyo groc y vermell
Y llistat per quatre pals.
Mes lo drap era d'or fi
Y los pals eran de sanch,
De la sanch d'un noble comte
Lo Pelos *anomenat* [1].

[1] Victor BALAGUER, *Los quatre pals de sanch.*

XX

COMMENT JOFFRE LE POILU OBTINT LA SOUVERAINETÉ DU COMTÉ DE BARCELONE

Comme l'avaient prévu les médecins, la blessure de Joffre guérit rapidement. Il était si bien en faveur à la Cour qu'il prenait place à la table du roi et avait grande part à son amitié. Le peuple l'admirait, son nom courait sur toutes les bouches comme celui d'un sauveur. Maïs aux yeux et aux oreilles de quelques courtisants, cette popularité était gênante ou désagréable. D'ailleurs, ce Joffre était un étranger, un homme du Midi, qui venait cueillir les lauriers dus aux seuls hommes du Nord.

Ceux qui parlaient ainsi c'étaient des ducs, des comtes, des barons félons qui haïssaient Joffre de mâle haine pour ses prouesses et pour la bonne amitié que le roi lui portait. Leur envie s'irrita, et, par des mensonges, ils animaient contre le noble guerrier les amis qu'il s'était faits parmi les chevaliers franks : la popularité dont il jouissait dans l'armée et parmi le peuple les empêchait de dormir. Pendant que les Barbares du Nord ravageaient par le fer et le feu les rives de la Seine, de la Somme et de l'Oise, ces détracteurs des mérites et de la gloire de Joffre s'embusquaient à la Cour, occupés à de louches

intrigues, oubliant l'intérêt national pour ne songer qu'à leurs convoitises.

Le noble Catalan n'avait pas tardé de découvrir les machinations ténébreuses dirigées contre lui ; il s'aperçut qu'il vivait dans une atmosphère empestée d'hostilité ; guéri de sa blessure, il prit le parti d'en sortir au plus vite et de retourner dans sa chère Catalogne où étaient toutes ses affections. Précisément, à ce moment même, un messager venait d'arriver en grande hâte, portant de Barcelone des lettres à son adresse. Sa mère, sa femme, ses hauts barons l'informaient que les Sarrasins de Valence s'agitaient ; quelques-unes de leurs bandes avaient même franchi les frontières de la Marche ; tous les messages s'accordaient pour le supplier d'accourir afin de parer au danger qui menaçait les Chrétiens.

Joffre alla aussitôt trouver le roi et lui fit part des mauvaises nouvelles qu'il venait de recevoir. Le roi lui dit : « Comte, sachez que je trouve grand déplaisir dans les nouvelles que j'ai connues par vous, à savoir que les Mores cherchent à reprendre le pays conquis sur eux, et je veux que vous alliez dans le dit pays et comté de Barcelone, et que vous le défendiez du mieux que vous pourrez, car, pour le moment vous ne devez attendre aucun secours de moi ; vous le savez, j'ai assez de besogne et de presse autre part, et je ne saurais m'y soustraire ».

Le comte de Flandre Baudoin assistait à l'entrevue ; homme habile, il sentit tout le parti que son beau-fils pouvait tirer des paroles du roi, et c'est lui qui souffla au Poilu la réponse suivante : « Seigneur, plaise à Votre Seigneurie, puisqu'Elle veut que j'aille défendre la terre, et qu'Elle ne peut me donner

aucun secours, que je puisse posséder dorénavant et à jamais le Comté de Barcelone et toute la terre en toute propriété ; je verrai alors si je pourrai la défendre ».

Et le roi lui répondit que « cela lui plaisait bien ». et que, « à partir de ce jour, il lui donnait le comté en franc-alleu, y compris toutes les seigneuries qu'il avait dans ledit pays[1] ».

C'est de cette manière que Joffre le Poilu obtint du Roi de France en franc-alleu, c'est-à-dire en toute propriété, possession perpétuelle et souveraineté le Comté de Barcelone et toutes les seigneuries de la Marche d'Espagne, qui formeront dorénavant « le Principat de Catalogne ».

[1] « Sapiau Comte, que yo trop desplaer en les noves que per vos he sabudes que 'ls Moros tornan a recobrar aquesta terra, per que en tot cas vull que aneu en la dita terra e comtat de Barcelona, e que'us defenseu del millor que poreu, car per ara soccors negu de mi no podeu haver, car com vos sabeu, y he assatz cuyta en altres parts en que no puch fallir ».

E lo comte vehent que del Rey no podia haver negun soccors, ab consell de son sogre, lo comte de Flandres, repliqua al Rey tals paraules : « Senyor, placia a Vostra Senyoria pus vol que yo me'n vaja per defensar la terra e negun soccors Vostra Senyoria no'm fa, que pus axi es, que'm fassa gracia vostra Senyoria que lo comtat de Barcelona e tota la terra sia mia per tos temps, e que sia en fin franc alou, e yo, Senyor, veure si la pore defensar ». E lo Rey respos al Comte que « li playa molt e que d'aqui avant fos seu en fin franc alou ab totes les altres senyories que ell tenia en dita terra » (Pere Tomich, ch. xxvi).

— Tout ce qui précède tient évidemment beaucoup plus de la légende que de l'histoire ; mais la thèse des chroniqueurs trouve encore des défenseurs parmi les érudits de la Catalogne.

XXI

REVENU EN CATALOGNE JOFFRE LE POILU ATTAQUE LES SARRASINS

De retour à Barcelone, Joffre le Poilu lança son cri de guerre contre les Sarrasins qui, pendant son absence, avaient repris aux Chrétiens tout le Comté d'Ausone et le *Pla* de Tarragone ; quelques-unes de leurs bandes étaient même parvenues jusqu'aux portes de Barcelone. Il y avait eu des combats acharnés entre les habitants et les cavaliers mores : dans une de ces rencontres périt l'illustre évêque Hugo de Cruilles dont le courage égalait la vertu. Il eut pour successeur Frodoyn qui lui-même déposa la crosse pour saisir l'épée contre les audacieux ennemis de la foi chrétienne [1].

Joffre convoqua dans son Palais les comtes et les principaux seigneurs de la Marche pour prendre leur conseil et dresser le plan d'une attaque décisive contre l'ennemi. Il allait ouvrir ainsi d'une main sûre des opérations militaires qui laisseront un souvenir ineffaçable dans la mémoire du peuple catalan.

Il appela tous les habitants de la Marche à la délivrance de

[1] Hugo de Cruylles el qual murio, como buen cavallero que era y gran prelado, peleando com los Moros », dit Fray Francisco Diago, ch. VI.

« la Patrie » sous l'égide des « Quatre barres de sang » qui, pour la première fois, devaient les conduire à la victoire. En des proclamations enflammées il aviva chez tous la haine du nom sarrasin ; il remua en eux la fibre religieuse et appela sur leur valeur la protection de Dieu et de la Vierge ; il leur montra les avantages de la liberté et de l'indépendance dont ils allaient jouir, car la Catalogne était libre et indépendante par la volonté même du roi des Franks ; mais une partie du territoire sacré de la Patrie était encore souillée par la présence des Infidèles, et le moment était venu de rejeter définitivement un joug humiliant et odieux.

En quelques jours se trouva réunie une armée d'une solidité à toute épreuve et réellement digne du grand chef qui allait la commander.

Il y eut tout d'abord une série de rencontres des plus meurtrières dans la Plaine de Tarragone ; Joffre s'y dépensa sans compter. Quand les Sarrasins le croyaient dans un lieu, il était dans un autre, et là où il ne pouvait arriver à cheval il allait à pied, suivi de ses meilleurs barons. Il faisait aux Infidèles une guerre si active, si impitoyable qu'ils ne savaient que devenir, car aux lieux où ils se croyaient le plus en sûreté Joffre apparaissait soudainement à la tête de ses intrépides Catalans, et alors les pieds et les bras étaient fauchés et les cervelles répandues à foison.

L'Emir sarrasin comprenant que la position n'était plus tenable pour lui dans la plaine, résolut de porter le gros de ses forces dans la partie montagneuse de la Marche et d'occuper la vallée du Ter, grand fleuve qui descend de la crête des

Pyrénées ; en cas de défaite, il espérait gagner la Cerdagne par le Col de Toses, et le Pla d'Urgell en suivant le couloir du Sègre. Mais Joffre, instruit de ses projets par les espions qu'il avait dans le camp ennemi, se mit en mesure de les déjouer.

Refoulant les avant-gardes sarrasines, il parvint au confluent du Ter et du Fréser, et posa sa tente en un lieu plein d'ombre et de fraicheur, appelé Ripoll, *Rivis pollens*, c'est-à-dire « remarquables par ses rivières ». Tout près s'amoncelaient les ruines d'une petite ville, fondée jadis par le roi goth Reccarède après sa conversion au Christianisme et détruite par les Infidèles au temps de Charlemagne. Cette ville, appelée *Reccapolis*, avait une belle église que, naturellement, les soldats du Croissant avaient rasée.

XXII

VISION DE JOFFRE LE POILU

Durant la nuit Joffre eut une vision qu'il raconta à l'évêque Godmar de la manière suivante :

Charlemagne s'est présenté à moi ; il était sorti de son tombeau pour venir prier devant une image de la Vierge, enfouie dans les ruines qui gisent à deux pas d'ici. Ah ! quel homme, quel géant ! On n'en verra jamais de pareil jusqu'au dernier jugement. Il appuyait sa main sur sa grande épée Joyeuse dont le seul reflet a causé tant de terreur à la race païenne. A ses côtés se tenait l'Ange qui fut toujours son ami familier et son conseil. Il me parla ainsi :

— « Tu n'étais pas encore de ce monde lorsque je suis venu ici, un jour, pour châtier l'insolent Sarrasin qui avait détruit la ville de Reccapolis ; un vénérable vieillard sortit des ruines et me conduisit dans une chapelle souterraine où se dressait, sur un autel, une statue de Notre-Dame ; je me prosternai devant l'image sacrée, demandant à Dieu de protéger ce vieillard et les autres chrétiens qui vivaient avec lui, cachés sous terre, et je fis le vœu de fonder ici-même un grand et beau monastère sous l'invocation de Notre-Dame Sainte-Marie. Le temps m'a manqué pour accomplir ce vœu ; j'ai pensé que toi seul, Comte

Joffre, toi le descendant de guerriers illustres, tu étais désigné pour rendre cet hommage à Celle qui te donnera la victoire. Va, fais, à ton tour, le vœu de fonder ici-même un grand et beau monastère en l'honneur de Sainte-Marie, et de lui consacrer ce que tu as de plus précieux en ce monde ».

Et la grande ombre s'évanouit.

Tel est le récit que Joffre fit à l'évêque Godmar. Celui-ci, sans prononcer une parole, mais fortement ému, prit Joffre par le bras et le poussa familièrement dans sa tente. Quel ne fut pas leur étonnement de se trouver en présence d'une statue de la Sainte Vierge que des soldats venaient de retirer des ruines voisines ! Joffre se prosterna devant elle, disant : « O Vierge, ô Notre-Dame, Mère de Dieu, j'édifierai en ton honneur le temple le plus magnifique qui soit au monde, mais je me demande quel est le présent le plus cher à mon cœur que je pourrai t'offrir ».

Comme il regardait autour de lui, son fils aîné, Rodulphe, entra dans la tente : « Le voilà, s'écria-t-il, le voilà l'objet le plus précieux à mon cœur que je puisse offrir à la Reine du Ciel ! »

La découverte de cette statue de la Vierge fut considérée comme un signe de la victoire sur les Sarrasins, et l'armée chrétienne s'en réjouit fort.

XXIII

BATAILLE D'ESTAMARIU

Joffre s'approcha de l'ennemi jusqu'au pied de la montagne de *Sant Amans*. A l'insu de tous, un matin, il en gravit le sommet : une immense assemblée de monts s'étalait autour de lui : la contrée apparaissait comme un entassement de *serres*, de pics, ouvert çà et là de gorges repliées en tous sens ; au dernier plan, vers le Sud, se dressait la fantastique silhouette du Mont *Serrat* avec ses pitons découpés et détachés comme les doigts de la main et offrant l'aspect d'un jeu de quilles gigantesques.

Les Sarrasins occupaient encore la majeure partie du pays que Joffre dominait de son regard attristé. Alors, étendant son bras vers « la Montagne sciée », il s'écria : « Jusque-là, Vierge Sacrosainte dont la plante des pieds foule et humilie l'astre avec lequel le Sarrasin symbolise sa puissance, jusque-là et sur toute la Catalogne tu régneras puisque tu me protèges ! »

Homme de foi et d'autorité, Joffre, grâce à l'ardeur communicative de sa parole, fit partager à son armée son enthousiasme et sa certitude de la victoire ; il lui promit « d'éclipser l'astre de l'Islam par la fulguration de la Croix du Christ ». Il fit dresser un autel à l'ombre des grands arbres qui bordaient le fleuve,

on y plaça « la Vierge de l'invention », et l'évêque Godmar célébra le sacrifice de la messe.

Le lendemain, dès l'aube, l'armée chrétienne fonça sur les Sarrasins campés dans la plaine d'Estamariu. Les deux armées se heurtèrent avec une grande clameur dont l'écho résonnait jusqu'au sommet des Pyrénées. Là se fit un tel carnage de l'armée sarrasine que de mémoire d'homme il n'y en avait pas eu de semblable ; peu nombreux furent ceux de cette armée qui évitèrent la mort ; plus de vingt mille cadavres jonchaient le sol au coucher du soleil. L'émir fut tué par un juste jugement de Dieu qui voulut sans doute venger sur sa personne tant de milliers de Chrétiens qu'il avait fait périr depuis qu'il commandait les soldats de Mahomet.

Ainsi eut victoire éclatante le glorieux Joffre par l'aide de Notre-Seigneur et de la Bonne Notre-Dame qui jamais ne ment.

Cette sanglante leçon fit rentrer le More dans les limites de ses anciennes conquêtes du Sud de l'Espagne ; il ne restait plus un Musulman sur la terre catalane, si l'on excepte ceux qui s'étaient convertis à la foi chrétienne, et, à partir de ce jour, Joffre promena triomphalement son étendard, orné des quatre barres de sang, depuis Lleyda jusqu'à Barcelone, depuis Barcelone jusqu'à l'Ebre et aux Pyrénées.

XXIV

JOFFRE LE POILU FONDE LE MONASTÈRE DE SAINTE-MARIE DE RIPOLL

Pour accomplir le vœu qu'il avait fait à la prière de Charlemagne et remercier en même temps la Mère de Dieu qui lui avait donné la Victoire, Joffre le Poilu fit édifier le monastère de Sainte-Marie au lieu dit *Rivispollens* (Ripoll), près du confluent du Ter et du Fréser.

On y porta « la Vierge de l'invention » et Joffre voulut que tous les pays de la Catalogne la reconnussent comme la Céleste Protectrice qui l'avait guidé dans son œuvre de reconquête.

Rodulphe, promis à la Vierge depuis la victoire d'Estamariu, fut le premier moine du monastère. Il devint plus tard évêque du siège de l'église d'Urgell dédiée à Sainte-Marie, Mère de Dieu, *Rodulfus episcopus Sanctæ Dei genitricis Mariæ Orgelitanæ Ecclesiæ.* On ne vit jamais, dans la Chrétienté, prélat plus digne et plus savant.

Le comte et la comtesse Joffre offrirent à Notre-Dame de Ripoll leurs bijoux les plus précieux, leurs anneaux de noces et de riches étoffes brodées de la main même de la comtesse. Le peuple suivit leur exemple, et de longues files de pèlerins vinrent de toutes les contrées de la Catalogne visiter le nouveau

sanctuaire, y laissant de magnifiques offrandes ; ceux qui ne pouvaient faire le pèlerinage constituaient des rentes en faveur du Saint lieu.

Joffre fit connaître son désir d'être enseveli dans l'église du monastère après sa mort ; mais il voulut que son père reposât auprès de lui ; il envoya donc une embassade à la Cour de France solliciter l'exhumation des restes du grand Joffre d'Arria déposés dans le cimetière d'un petit village des environs du Puy-Sainte-Marie.

Le monastère de Sainte-Marie de Ripoll devint, à partir de ce jour, le monument national de la Catalogne par excellence ; on ne saurait le comparer à aucun autre ; « il brille sur la terre comme brille dans le firmament la lune entre les autres astres moindres », *velut inter ignes luna minores.* C'est le berceau, « la maison mère de la Patrie catalane » ; il servira de « panthéon » à Joffre d'Arria, à Joffre le Poilu et à leurs héritiers, c'est-à-dire aux fondateurs de l'illustre Maison Comtale de Barcelone et de la grandeur du peuple catalan.

La veille de la bataille d'Estamariu, Joffre le Poilu avait promis à la Vierge Marie d'étendre son règne jusqu'au Montserrat ; il tint sa promesse, et, par une charte en due forme, il fit donation à Notre-Dame de Ripoll de cette montagne où allait se produire un événement miraculeux dont l'influence devait être immense sur les destinées de la Catalogne.

XXV

COMMENT DES BERGERS DE MONISTROL DÉCOUVRIRENT SUR LE MONTSERRAT UNE IMAGE DE LA SAINTE VIERGE

Deux jeunes bergers de Monistrol, village situé au pied du Montserrat, gardaient leurs troupeaux sur cette montagne. Chaque samedi, la nuit venue, ils voyaient sur l'un des pics les plus élevés une grande clarté qui paraissait produite tantôt par des aigrettes de feu jaillissant des rochers, tantôt par une pluie d'étoiles ; en même temps se faisaient entendre des sons mélodieux pareils à ceux d'une harpe ; un chant ravissant s'élevait et retentissait dans les rochers d'alentour ; cette musique, ce chant qui volaient ainsi dans l'air, c'étaient la musique et le chant des Anges du Bon Dieu, et ce concert céleste se continuait jusque vers le milieu de la nuit, au moment où cessait la grandiose illumination. Les jeunes bergers racontèrent à leurs parents ce qu'ils avaient vu, assurant qu'il leur avait semblé voir le Paradis et le Ciel ouverts devant eux.

L'évêque de Manresa, informé de l'événement, comprit tout de suite qu'il se passait quelque chose de surnaturel dans la montagne. Il ordonna pour le dimanche suivant une procession solennelle où marcheraient le clergé et les habitants du diocèse.

Tout le monde se mit en prières demandant à Dieu de faire connaître l'explication du prodige, et l'évêque envoya les jeunes bergers vers le lieu où ils l'avaient vu se produire. Agiles comme leurs chèvres, ils grimpèrent par les escarpements de la montagne et atteignirent une esplanade où s'ouvrait une grotte dont l'entrée était à peine visible tant les ronces l'avaient envahie. Ils y entrèrent pourtant et, à leur grand étonnement, ils aperçurent une statue de la Reine du Ciel, car la grotte était inondée de lumière ; ils en retirèrent la divine image et, par de longs cris de joie, annoncèrent leur découverte aux fidèles.

Soutenu par deux de ses prêtres l'évêque rejoignit les jeunes bergers et se mit aussitôt à chanter les louanges du Seigneur devant l'image sacrée. Ses dimensions permettaient de l'emporter facilement ; l'un des prêtres la prit dans ses bras et le petit cortège se mit en devoir de redescendre. Ils marchaient depuis un moment lorsque arrivés à un terre-plein, le prêtre qui portait le précieux fardeau se vit obligé de le déposer à terre, et tous les efforts que l'on fit pour le soulever furent vains : la statue s'était faite de plomb ; elle semblait scellée au sol. L'évêque et les prêtres comprirent alors que la volonté de Dieu était que l'image sacrée restât en ce lieu. De concert avec l'évêque, Joffre, qui était présent, décida de faire édifier une chapelle en cet endroit et d'y exposer la Sainte Image à la vénération des fidèles.

Cette statue, les chroniqueurs catalans l'ont appelée » la Perle de Catalogne », mais le peuple, plus simpliste, lui a donné un nom tiré de sa figure, qui est noire, et l'appelle *La Moreneta*.

Joffre le Poilu consacra la nation catalane à la Vierge de la

Montagne fulgurante, si bien que, à partir de ce jour, *la Moreneta* est devenue la Vierge spéciale protectrice de la Catalogne, car la belle légende est allée en grandissant à travers les siècles et a fait de tout un peuple le dévot de « la Vierge de Montserrat ».

La gent de Catalunya may nega sa mare :
Fills som tots de la Verge que regna en Montserrat[1].

. . . .

Per ço mentre que aqui 's diga ó Catalunya ó Espanya,
Y mentre no s'esbuque d'un colp lo Montserrat,
Vos, Verge, sagrat tronó tindréu en la Montanya
Y 'l poble que' us estima
Son Deu .. y llar, y patria, y vida, y llibertat[2].

[1] Silvino Thos y Codina, *Deu y Patria*.
[2] Tomas Forteza, *A la Verge de Montserrat*.

XXVI

HISTOIRE DE JEAN GARI, ERMITE DE MONTSERRAT ET DE RICHILDE, FILLE DE JOFFRE LE POILU

Peu de temps après, cette montagne du Montserrat fut le théâtre d'événements plus miraculeux encore et surtout plus dramatiques.

Comme, ainsi qu'il plait à Dieu, nul ne peut avoir toute joie et tout contentement en ce monde, le Diable imagina de porter la désolation dans la famille de Joffre le Poilu. A cet effet il dressa un plan véritablement infernal.

La belle et gente Richilde, fille du Comte, tomba malade; elle se tordait sur son lit, gesticulait et poussait de tels cris qu'on les entendait par la ville : on n'eut pas de peine à reconnaitre qu'un démon lui était entré dans le corps ! Richilde, si fraiche d'ordinaire, avait perdu ses vives couleurs ; elle était toute pâle et blême; le Comte et la Comtesse se désolaient ; le Palais retentissait de lamentations ; le peuple était dans l'affliction ; on implora la miséricorde du Seigneur par des jeûnes et des processions, mais l'état de la jeune princesse empirait de jour en jour. Que faire ? On porta la pauvre enfant dans les diverses églises de Barcelone, mais les prières et les exorcismes des prêtres furent impuissants à chasser l'hôte malicieux qui avait élu domicile

dans ce beau corps de jeune fille. C'était assurément un démon d'importance et têtu comme un mulet de Cerdagne : quand le prêtre lui ordonnait de sortir, il répondait par la bouche de la possédée qu'il n'obéirait qu'aux ordres de Jean Gari, le grand ermite et serviteur de Dieu qui vivait dans une grotte du Montserrat, où Richilde devait passer neuf jours pour que la guérison fût complète.

Là, en effet, Jean Gari, oublieux du monde, faisait pénitence depuis plusieurs années et, de jour en jour, allait gagnant le Ciel par le chemin de la prière ; le Diable résolut de le perdre en lui enlevant le bénéfice de sa sainte conduite. Il avait donc imaginé d'envelopper le pieux serviteur de Dieu dans les malheurs qu'il préparait à la famille comtale.

Poursuivant son plan infernal, Satanas envoya au Montserrat un autre démon qui prit la forme d'un humble ermite à barbe blanche et robe de pénitent, et qui s'installa dans une grotte voisine de celle qu'occupait Jean Gari. Le bon serviteur de Dieu ne se doutait point que ce nouveau venu à la vie solitaire n'était autre chose qu'un démon vêtu de chair et habillé en homme, et pourtant il est bien vrai que rien de plus méchant n'était sorti de l'Enfer.

Bientôt des relations intimes s'établirent entre les deux anachorètes, et Jean Gari, gagné par les pieuses pratiques du faux ermite, se fia complètement à lui et ne tarda pas à lui demander des conseils que le traître, pour le mieux tromper, lui donnait excellents.

Ce pendant, à Barcelone, la pauvre Richilde souffrait et dépérissait, et le peuple menait grand deuil. Quant au Comte et

à la Comtesse, ils faisaient peine à voir, car ils aimaient leur fille par dessus tout. Sur les conseils des prêtres et prélats du diocèse, Joffre la conduisit auprès de Jean Gari, auquel il exposa l'objet de sa démarche. Effrayé de l'étrange mission dont on voulait le charger, celui-ci se récria fort, protestant qu'elle était contraire à la vie solitaire qu'il avait fait vœu d'observer ; il s'offrait à opérer les exorcismes pour chasser le démon du corps de Richilde, mais il ne pouvait se résoudre à garder la jeune fille avec lui pendant neuf jours.

Joffre employa toutes les prières pour fléchir le solitaire, puis, sourd à ses respectueuses et légitimes protestations, il se retira à Monistrol, laissant sa fille auprès de lui. Le faux ermite, qui avait tout entendu, se frottait les mains en signe de joie, attendant le moment propice pour sortir de sa retraite et commencer ses maléfices.

Jean Gari, pris de pitié devant les souffrances de la malheureuse Richilde, commença ses exorcismes. Bien que les démons soient accusés de n'être point très exacts à tenir ce qu'ils promettent, celui qui tourmentait l'esprit et le corps de Richilde fut fidele à sa parole : il sortit, et la jeune fille, comme par enchantement, reprit sa santé et sa beauté. Alors le traitre se retira chez le faux ermite, son compagnon d'Enfer, et lui dit en substance : « Jean Gari m'a vaincu : à toi incombe le soin de me venger en accomplissant les ordres que t'a donnés Maitre Satanas ». Et il disparut.

L'autre se mit aussitot à l'œuvre. Il alla trouver Jean Gari qui, en ce moment, consolait la jeune fille avec charité en des conversations devotes et spirituelles, lui enseignant à prier Dieu

et lui montrant le chemin à suivre pour gagner la gloire et les joies ineffables du Ciel. Le faux ermite félicita Jean Gari de la victoire qu'il venait de remporter sur le Diable dont il dit pis que pendre. Les jours suivants, et peu à peu, Jean Gari ouvrit son cœur à la parole du Malin, et les mauvais conseils s'y insinuèrent aussi par degrès. L'ennemi de toute vertu excita, aiguisa ainsi l'appétit charnel et sensuel de sa victime, si bien que le malheureux ne pouvait plus écarter ses yeux et son esprit des charmes de la belle donzelle. Vainement il essaya de résister, il voulut fuir, car la fuite en ce cas est le véritable remède contre le Diable ; mais le traître, interprétant à sa façon les Saintes Écritures, lui démontrait que le péché de luxure n'était qu'un vain mot. La tentation de la chair finit par avoir le dessus, et le malheureux Jean Gari devint amoureux fou de la belle Richilde ; il s'unit à elle de force, puis, hors de lui-même, égaré, il lui trancha la tête et enterra le cadavre !

Aussitôt le faux ermite accourut : avec une crudité diabolique il lui représenta l'énormité de son crime et le terrible châtiment qui l'attendait ; il le couvrit d'injures en ricanant et disparut ; Jean Gari sentit alors une violente odeur de soufre autour de lui. Plus de doute, il était la victime du Diable ! Le pauvre serviteur de Dieu aperçut en ce moment toute l'étendue de son malheur.

Que faire, que devenir ? Il résolut d'aller à Rome tant pour confesser ses péchés au Souverain Pontife que pour fuir le juste courroux du Comte Joffre et de la Comtesse Gunédilde, qui ne manqueraient pas, les neuf jours passés, de venir chercher leur fille.

En effet, la neuvaine expirée, Joffre envoya au sommet du Montserrat quelques hommes de Monistrol avec mission de ramener la jeune Richilde, guérie sûrement grâce aux exorcismes de Jean Gari. Ils eurent beau chercher, fouiller toutes les grottes, ils ne trouvèrent personne, et personne ne répondit à leurs appels longuement répétés : le faux ermite, était redescendu triomphant en Enfer, et Jean Gari, tout enveloppé de honte et accablé de douleur, avait pris le chemin de Rome.

Ce fut à Monistrol d'abord, à Barcelone ensuite et dans toute la Catalogne, un deuil indicible ; de toutes parts s'élevèrent des lamentations ; la famille comtale était dans la consternation. On disait que le Diable, après avoir vaincu le Saint Ermite, l'avait emporté en Enfer avec la malheureuse Richilde.

Jean Gari était arrivé à Rome où il jouissait d'une juste renommée de sainteté. Les portes du Palais Pontifical lui furent largement ouvertes, le Pape Etienne le reçut avec bienveillance en confession. A mesure que le serviteur de Dieu égrenait ses péchés, le Souverain Pontife donnait des signes inaccoutumés de répugnance, mêlés d'indignation, qui surprirent les prêtres présents, mais trop éloignés pour entendre les abominations dont s'accusait le saint homme.

Jean Gari battit sa culpe d'un cœur si repentant que le Souverain Pontife fut pris de pitié pour cette lamentable victime de l'Enfer. Et qui serait miséricordieux si ne l'était pas celui qui représente sur la terre Notre-Seigneur Jésus-Christ mis à mort sur une croix pour racheter les péchés des hommes ?

Le Pape lui pardonna, mais il lui imposa une pénitence proportionnée à ses péchés : « Tu ne regarderas plus le Ciel,

lui ordonna-t-il, le Ciel que tu as offensé, et, puisque comme un animal tu t'es laissé dominer par la sensualité, comme un animal tu marcheras à quatre pattes ; tu retourneras à la montagne où tu as commis tes péchés ; là tu ne mangeras que des herbes, et tu ne parleras à âme qui vive ; ta pénitence durera jusqu'au jour où il plaira à Dieu de la faire cesser par le moyen qu'il choisira ».

Gari obéit. Les jours, les mois, les années passèrent. Jean Gari n'avait plus figure d'homme : il était transformé en bête ; tout nu, il se couvrit de poils ; sa barbe et ses cheveux avaient tellement poussé qu'ils ne laissaient voir que deux yeux brillants comme deux charbons allumés dans un buisson.

Il y avait bien six ans que le malheureux faisait sa pénitence dans le désert du Montserrat lorsque le hasard voulut que le comte Joffre le Poilu y vint chasser le sanglier, en compagnie de quelques-uns de ses chevaliers. Les écuyers et les veneurs découvrirent la grotte où Jean Gari s'était retiré lorsqu'il avait entendu les aboiements des chiens et les cris des chasseurs.

L'un des veneurs entra dans la grotte, mais il recula saisi de frayeur. Il dit ce qu'il venait de voir : une bête immonde qui ne ressemblait à aucune autre. Joffre ordonna de la faire sortir, et comme les veneurs hésitaient, il les poussa vigoureusement et entra avec eux. La bête ne bougeait pas, mais comprenant ce qu'on lui voulait, elle sortit lentement de la caverne. Tous furent d'avis que c'était là un animal sauvage d'une espèce inconnue, car aucun d'eux ne pouvait croire que ce monstre fût un homme. Ils décidèrent de l'emmener à Barcelone où il ferait sûrement l'admiration et l'étonnement de tout le peuple.

Un jour qu'il y avait fête au Palais comtal, Joffre, cédant aux prières de quelques-uns des invités, donna ordre d'amener la bête curieuse dans la grande salle où des jongleurs et des mimes faisaient pâmer joyeusement les convives : ce fut un cri d'horreur général ; tel qui, dans la bataille, avait regardé sans peur et bien en face le farouche Sarrasin, n'osait approcher ce singulier et vil animal. Cependant le montreur s'efforçait de rassurer les spectateurs, disant que la bête était inoffensive, et bientôt il n'y eut place que pour l'amusement et la curiosité.

Parmi ces spectateurs se trouvait la nourrice du dernier-né des enfants du Comte Joffre, le petit Miro, alors âgé de trois mois seulement. Elle lui donnait le sein en riant aux éclats, très amusée par les coups de bâton que le montreur administrait à la bête, résignée et immobile sur ses quatre pattes. A ce moment, l'enfant se détacha subitement du sein de la nourrice, tourna sa jolie tête vers ce hideux spectacle, et s'écria : « Relève-toi, Jean Gari, Dieu t'a pardonné ! »

Ce fut un coup de théâtre prodigieux, étourdissant ; Jean Gari se leva sur ses pieds, leva la tête et les bras au ciel et se mit à pousser de grands cris, rendant grâces au Seigneur. La bête avait repris sa forme humaine, et Jean Gari, le grand ermite, le fervent serviteur de Dieu, réapparut aux yeux de tous tel qu'on l'avait connu sept ans auparavant. Il se traîna aux pieds de Joffre et de la Comtesse, leur confessa son crime, leur expliqua son voyage à Rome, sa terrible pénitence, implorant leur pardon. Ils ne pouvaient point lui refuser ce qu'un enfant de trois mois venait de lui accorder au nom de Dieu, mais ils

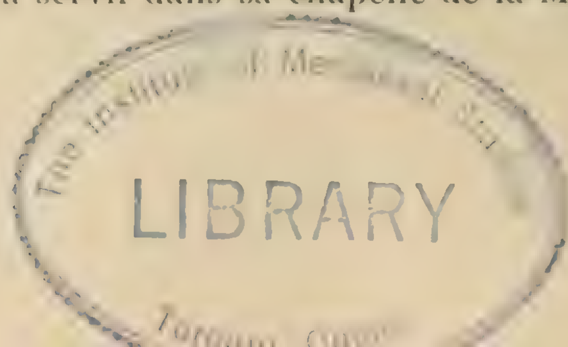
voulaient connaitre l'endroit où reposait leur malheureuse fille. Jean Gari promit de les y conduire.

Dans la grande salle du Palais où venait de se dérouler cette scène aussi tragique que miraculeuse, la surprise et l'étonnement étaient extrêmes ; la nouvelle, aussitôt répandue dans Barcelone, remplit le peuple de stupeur. Le clergé organisa une procession générale pour se rendre au Montserrat, et le Comte et la Comtesse marchèrent en tête avec l'évêque. Tout le monde s'attendait à un nouveau miracle ; cette attente ne fut pas déçue, ainsi qu'on va l'apprendre.

Lorsque la procession fut arrivée au lieu où Jean Gari avait enterré le cadavre de sa pitoyable victime, on creusa le sol, et, surprise inexprimable, Richilde était vivante ! Fraiche et vermeille comme une rose en fleur, son jeune visage rayonnait de beauté ; une raie pareille à un fil de soie rouge marquait seule la trace de la « décollation ». La jeune fille raconta comment depuis sept ans qu'elle se trouvait en ces lieux déserts la Reine du Ciel l'avait tenue en sa sainte garde.

Joffre, ivre de joie d'avoir retrouvé sa fille, rentra à Barcelone où la nouvelle du grand miracle attira au Palais comtal une immense foule désireuse de saluer celle que la Mère de Dieu avait délivrée du sommeil de la Mort.

L'un des plus hauts barons de la Catalogne demanda la main de Richilde, mais la ravissante jeune fille répondit que, quoique très sensible à l'offre de ce chevalier catalan, elle se considérait comme débitrice envers la Très Sainte Vierge à cause de la grâce éminente qu'elle lui avait accordée, désirant pour cela même la servir dans sa chapelle de la Montagne Sainte.



Joffre ordonna d'édifier en ce lieu un monastère où il plaça des religieuses Bénédictines tirées du couvent de *Sant Pere de las Puellas*, fondé par Louis-le-Pieux dans la banlieue de Barcelone, et Richilde fut la première abbesse du monastère de Notre-Dame du Montserrat.

Jean Gari se retira dans une grotte éloignée où il finit ses jours dans la pénitence. Richilde mourut le même jour, et ils furent admis l'un et l'autre aux joies éternelles du Ciel [1].

[1] Comme on reprochait à Victor Balaguer d'avoir introduit cette légende et quelques autres dans son *Historia de Cataluña* il répondit qu'il l'avait fait parce que « son bellas, llenas de fe y poesia, y que merecen un puesto de honor en cualquier libro serio ».

XXVII

MORT DE JOFFRE LE POILU

Joffre le Poilu ne put se remettre de l'agitation que lui avaient causée tant d'événements prodigieux. Il sentit que la vie se fermait derrière lui et que le terme de ses jours approchait. Il manda en sa présence son fils aîné Joffre, son successeur, pour s'entretenir avec lui devant les barons, en ce moment rassemblés autour de son lit. Il lui fit jurer qu'il gouvernerait en foi et en loyauté, sous peine d'encourir l'ire et le courroux du Souverain Juge et de la Vierge Marie, protectrice de la Catalogne. Il demanda aussi sa femme et ses autres enfants pour les bénir et les recommanda aux barons avec prière de les conseiller sagement et de les garder loyalement. Et il rendit son âme à Dieu. Et ce fut en l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur neuf cent et deux.

Son corps fut ouvert et embaumé à la manière des rois et mis en belle et glorieuse sépulture, à grande douleur et à grande tristesse de tous les assistants. Au dehors l'affliction fut générale parmi le peuple.

Le plus sage et le plus valeureux des hommes fut porté en l'église du monastère de Sainte-Marie de Ripoll, qui surpassait sans comparaison toutes les autres églises en richesses et en

ornements. Des milliers de Catalans suivirent le cercueil avec des signes du plus profond respect et des sentiments de la plus grande tristesse, car chacun portait honneur et grande affection à l'illustre mort.

Au passage de son corps, les cloches des villages balançaient leurs glas funèbres, après avoir sonné tant de fois pour célébrer ses victoires immortelles sur les ennemis de la foi chrétienne. Derrière le char, orné et paré de très riches draps de soie à marguerites et autres pierres précieuses, venaient les fils du grand homme, et son aîné portait la bannière et l'écu sur lesquels flamblaient les quatre barres écarlates.

Le IXe siècle venait de finir. Joffre le Poilu en est une des figures les plus saillantes, et il n'est point de popularité égale à la sienne dans l'histoire de la Catalogne. Il a fondé un Etat dont le rôle a été des plus brillants dans les annales des peuples, et c'est à dater de son *principat* que les Catalans commencent à être quelque chose comme une « Nation ».

ÉPILOGUE

La descendance de Joffre le Poilu

Elle a été établie par de très graves historiens. « Ce village, dit Carrère en parlant de Ria, l'ancien *Arrianum* ou *Arria*, n'a rien de remarquable, mais il mérite d'être connu pour avoir produit une famille qui a donné des souverains à une grande partie de l'Europe. Elle a été la tige des anciens comtes de Barcelone et des rois d'Aragon ; elle a donné des rois à la Castille, à la Navarre, à la Sicile, à l'Ile de Majorque, des souverains à la Provence et à une partie du Languedoc, et des reines à la France, à la Castille, au Portugal et au royaume de Naples. Les princes qui règnent actuellement en *France* (1787), en *Espagne*, à Naples et à Parme en descendent par les femmes. *C'est ici un point d'histoire qui n'a jamais été traité, qui n'est pas connu*, ET DONT LA PROVINCE DE ROUSSILLON DOIT SE GLORIFIER. Aussi nous croyons devoir prouver cette descendance en joignant un tableau généalogique de la descendance des anciens seigneurs d'Arria... »

L'ouvrage de Carrère qui, effectivement, contient ce fameux

« tableau généalogique » de la descendance de Joffre le Poilu, parut en 1787[1]. Le dernier rejeton qui y figure pour la France est le malheureux Louis XVI, qui devait monter sur l'échafaud cinq ans après ; pour l'Espagne, le tableau s'arrête à Philippe V, mort en 1746. Le savant historien des comtes de Barcelone, Don Prospero de Bofarull, a continué le tableau dressé par Carrère, et l'a poussé jusqu'à Isabelle II, détrônée par la Révolution espagnole de 1868[2]. Bofarull ne s'est pas occupé de la descendance française, mais il est très facile de la continuer jusqu'au Duc d'Orléans, prétendant actuel au trône de France, et jusqu'au roi Alphonse XIII, actuellement régnant en Espagne.

Depuis le jour à jamais mémorable où « Notre Joffre » est devenu un homme qu'il n'est pas excessif de qualifier d'*illustre*, les fureteurs d'archives et de bibliothèques se sont étudiés à rechercher les origines de sa famille ; ce qu'on a imaginé et écrit à ce sujet est fantastique ; pour un peu, cette famille serait originaire de partout, excepté du Roussillon, qui est pourtant son véritable berceau.

[1] *Voyage pittoresque de la France... Province de Roussillon*, Paris, chez Lamy. De l'imprimerie de Monsieur, M.DCC.LXXXVII, gr. in-folio. L'auteur, Carrère (Joseph-Barthélemy-François), né à Perpignan en 1740, était médecin. Le Tableau généalogique de Guiffre ou Joffre le Poilu se trouve entre les pages 22 et 23, hors texte.

[2] *Arbol genealogico de los Reyes de España considerados como marqueses y condes soberanos de Barcelona*. Cet « arbre généalogique » fait partie de l'Atlas qui accompagne l'ouvrage de D. Prospero de Bofarull, ancien archiviste de la Couronne d'Aragon, ouvrage remarquable qui a pour titre : *Los Condes de Barcelona vindicados y genealogia de los Reyes de España*. Barcelona, 1836, 2 vol. in-8°.

D'un autre côté, des Catalans admirateurs enthousiastes du Maréchal se sont demandé s'il ne serait pas possible d'ajouter à l'arbre généalogique de l'illustre *Poilu* du IXe siècle la branche du « Père des *Poilus* » du XXe. Le malheur c'est que je ne vois ici qu'une rencontre fortuite de noms et de surnoms. Le Maréchal Joffre appartient à la race de Joffre le Poilu, il est catalan comme lui, et *català de soca y d'arrel*[1] : cela doit nous suffire, à nous Catalans des deux versants des Albères.

Si jamais un généalogiste retors parvient à démontrer que le maréchal Joffre descend en ligne directe de Joffre le Poilu, Comte de Barcelone et Marquis de la Marche de Gothie, notre éminent compatriote se trouvera être le propre cousin du Duc d'Orléans et du roi Alphonse XIII. Certes, cela ne sera pas pour déplaire à ses admirateurs présents et futurs, mais, au fond, à quoi cela servira-t-il ? La gloire du Vainqueur de la Marne en sera-t-elle plus belle ? Le Maréchal Joffre est venu au monde dans l'humble demeure d'un honnête tonnelier de Rivesaltes, mais « sa naissance efface l'éclat de toutes les généalogies de l'Univers », comme le disait un grand prédicateur en parlant d'un fils de roi[2].

[1] De souche et de racine.

[2] MASSILLON, *Oraison funèbre de M. le Dauphin* (fils de Louis XIV).

APPENDICE

I

Notice sur Joffre d'Arria et Joffre le Poilu Mise en tête des « Constitutions de Catalogne »

1. — Wuifredo, que altrament es appellat Guifre o *Jofre* o Godofre, altre valentissim Godo natural del loc de Ria, en la Gallia Narbonense, en lo Comtat que vuy se diu de Rossello y en la vegueria de Conflent, fonch creat comte de Barcelona per dit Ludovico Pio, Rey de França y emperador, en loc del dit Bernat que havia elegit per son camarer major, lo qual conserva lo dit Comtat y tota la terra a son Rey subjecta ab gran pau y tranquillitat fins en l'any 858, que anant en França ensemps ab un fill seu nomenat Griffe, cridat per Carlo Calvo, fill del Rey Ludovico y son successor en dit Regne de França ; quant fonc a Narbona mata un cavaller qui se era atrevit de pendre 'l per la barba, per laqual mort fonc pres ; y quant en lo loc dit

lo Puig de França [1], per los parents del que ell havia mort fonc ferit y mort; y son fill fou portat salvo davant lo dit Rey Carlo Calvo loqual comana aquell qui era de edat de sis anys tant solament a sa germana Comtessa de Flandes; y lo cors de dit Wuifredo *(sic)*, son pare, apres de molt temps lo dit son fill feu apportar y soterrar en lo monastir de Ripoll, que edifica en Cathalunya.

Salamo, cavaller Francès, fonc creat Comte de Barcelona per lo dit Calvo, Rey de França, immediatament apres la mort de dit Wuifredo, y governa lo dit Comtat fins que vingue de Flandes, ja grandet y esforçat, lo dit fill de Wuifredo y lo mata dins Barcelona en un aplec de cavallers per que entenia que de altra manera no poguera cobrar lo comtat que ere estat de son pare.

2. — Wuifredo segon, cognominat *Pelos* per tenir pels en altre loc de sa persona ahont los altres homens no'n acostuman tenir, estant en la casa de la Comte[ssa] de Flandes, com esta dit, per ser molt gentil jove, tingue amors ab la filla del comte de Flandes, y ell la emprenya de un fill nomenat Rodulf, qui fonc monjo de Ripoll e apres Bisbe de Urgell, e havent promes a la Comtessa de Flandes de casarse ab sa filla, se'n vingue secretament a Barcelona, hahont residia encara sa mare, y donant se a conexer a ella e a molts nobles y cavallers, trava rahons ab Salamo, qui tenia dit comtat, y lo mata; y encontinent fonc rebut per tots en Comte de Barcelona, ahont feu

[1] Le Puy de France. Le Puy en Velay.

venir sa muller la filla del Comte de Flandes. Y sabent que 'l Rey Carlo Calvo estava en guerra ab los Normans, ana en França, y se regracia ab ell, servint lo alguns anys en dita guerra. Y com los Moros per sa absentia li fossen entrats en sa terra y presa molta part de aquella, demana ajuda al dit Rey Carlo Calvo per poder foragitar del seu Comtat los dits Moros ; y lo dit Rey, per la occupatio que tenia en dita guerra li digue que nou podia fer, pero que ell ab sos vasalls y amics procurás de cobrarla, que de aquella hora en avant li remetia lo feu, y en franquia. Y axi se 'n vingue a Barcelona, acompanyat de molts cavallers que son sogre li procura, ab los quals y ab los altres que tenia en Cathalunya expelli los Moros de son Comtat, en loqual visque apres quieta y pacificament, fundant moltas Esglesias, y entre ellas lo monastir de Ripoll, fins en l'any D.CCCC.Xij que mori [1], y fou soterrat en dit monastir de Ripoll.

(Epitome de la genealogia dels comtes de Barcelona..., en tête des *Constitutions y altres drets de Cathalunya*... En Barcelona, Any M.D.LXXXVIII, t. I).

[1] Il faut lire : D.CCC.C.ij.

II

Chroniqueurs catalans qui ont raconté les gestes de Joffre d'Arria et de son fils Joffre le Poilu

Ils sont très nombreux ; il suffira de citer ici :

1° *Gesta Comitum Barcinonensium scripta circa annum MCCXC a quodam monacho Rivipullensi*, Nunc primum edita ex veteri codice MS, ejusdem monasterii Rivipullensi, dans *Marca Hispanica, Sive limes hispanicus*. Paris, François Muguet, 1688, in-folio, col. 539-596.

2° *Historias e conquestas dels excellentissims e catholics Reys de Arago e de lurs antecessors los comtes de Barcelona compilades per lo honorable historic* Mossen Pere Tomich, *caváller*... Barcelona, La Renaixensa, 1886. — Il existe des éditions bien plus anciennes de ce livre, notamment celles de 1495 et 1519, imprimées à Barcelone par Jean Rosembach.

3° *Historia de los victoriosissimos antiguos condes de Barcelona... compuesta por el presentado Fray* Francisco Diago, *de la Orden de Predicadores*... Barcelona, Sebastian de Cormelles, 1603, gr. in-8°.

4° *Crónica universal del Principado de Cataluña escrita a principios del siglo XVII por* Geronimo Pujades... Barcelona, Jose Torner, 1831, 8 vol. in-8°. — Avec un zèle infatigable, Pujades a compilé dans cet ouvrage toutes les notices fabuleuses ou véritables disséminées dans les livres de ses prédécesseurs.

III

Ouvrages de M. Joseph Calmette,
Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse,
relatifs aux comtes de Barcelone et aux marquis de Gothie
pendant le IXe siècle

Les origines de la première maison comtale de Barcelone, dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire publiés par l'Ecole française de Rome*, t. XX, année 1900 ; — *Rampon, comte de Gerona et marquis de Gothie sous Louis le Pieux*, dans *Le Moyen Age*, année 1901 ; — *Notes sur Wifred-le-Velu*, dans *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, julio 1901 ; — *Une lettre close originale de Charles-le-Chauve*, dans *Mélanges d'Arch. et d'Hist. de l'Ecole fr. de Rome*, année 1902 ; — *Notes sur les premiers comtes carolingiens d'Urgel*, dans le précédent recueil, t. XXII, année 1902 ; — *Les marquis de Gothie sous Charles-le-Chauve*, dans *Annales du Midi*, t. XIV, année 1902 ; — *Gaucelm, marquis de Gothie sous Louis-le-Pieux*, dans le même recueil, t. XVIII, année 1906.

TABLE DES CHAPITRES

Pages

